Guinon, Albert
Le joug

[Beige]

ALBERT GUINON & J. MARNI

Le Joug

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30

1903

LE JOUG

Comédie en trois actes représentée pour la première fois
à Paris sur le Théâtre du Vaudeville,
le 28 novembre 1902.

OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS

J. MARNI

La Femme de Silva . . . . 1 vol.
Amour coupable . . . . 1 —
La princesse Sablina . . . . 1 —
Dialogues des Courtisanes . . . . 1 —
Comment elles se donnent . . . . 1 —
Comment elles nous lachent . . . . 1 —
Les Enfants qu'elles ont . . . . 1 —
Fiacres . . . . 1 —
Celles qu'on ignore . . . . 1 —
A Table . . . . 1 —
L'Heureux Auteur (comédie) . . . . 1 —
L'Aile (comédie) . . . . 1 —
César (comédie) . . . . 1 —
La Coopérative (comédie) . . . . 1 —
Manoune (comédie représentée au Gymnase) . . . 1 —

ALBERT GUINON

La Rupture de Jean . . . . 1 vol.
Les Jobards (Théâtre du Vaudeville) . . . . 1 —
Seul (Théâtre-Antoine) . . . . }
A qui la Faute ? (Théâtre des Variétés) . } . . . 1 —
Le Partage (Théâtre du Vaudeville) . . . . 1 —
Décadence (Théâtre du Vaudeville), pièce interdite par le Gouvernement. (16e mille) . . . . 1 —

Il a été tiré à part
six exemplaires sur papier de Hollande.

ALBERT GUINON & J. MARNI

LE JOUG

COMÉDIE EN TROIS ACTES



PARIS
LIBRAIRIE THÉATRALE
30, RUE DE GRAMMONT, 30
1903

A RÉJANE

Notre grande et chère interprète

A. G. et J. M.

PERSONNAGES

HENRI COURTIAL, 42 ans. . . .	MM. Gaston Dubosc.
JACQUES ARRIVEL, 42 ans. . .	Grand.
GUSTAVE, valet de chambre . .	Baron fils.
JULIETTE GAMBIER, 21 ans . .	Mmes Réjane.
MADAME GAMBIER (ARMANDINE), 54 ans	Daynes-Grassot.
MADAME DE BRAUVER, 32 ans.	Avril.
ÉLISE VERVEINE, 32 ans . . .	Paule Andral.
ANNA ROMPEL, 21 ans.	Bernou.
ROSALIE CERNEAU, 21 ans . .	Viarny.
MARIA, femme de chambre . .	Paule Herval.

A Paris, de nos jours.

LE JOUG

ACTE PREMIER

Un cabinet de toilette très élégant, portes au fond, à droite, et à gauche au 3e plan. Appareil à douches au fond à gauche dans une sorte de niche : baignoire à gauche au premier plan ; à droite table à coiffer, une toilette au fond. Au mur, un « Exerciser ». Cheminée à droite avec chaise-longue devant : fauteuil à gauche de la table, chaise à gauche entre la baignoire et le fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, GUSTAVE. *Au lever du rideau, Henri, habillé d'un vêtement de chambre, en flanelle blanche fait de « l'Exercicer ; » pendant ce temps, Gustave ferme les rideaux de la douche et ramasse le peignoir mouillé.*

HENRI

Je ne sais pas ce que j'ai ce matin, je ne peux pas me réchauffer. Je suis glacé.

GUSTAVE

La réaction de monsieur ne se fait pas bien ?

HENRI

Elle ne se fait pas du tout. Allumez donc un peu de feu.

GUSTAVE

Ah ! c'est que j'ai oublié de dire à monsieur : il n'y a plus de bois.

HENRI

Comment, il n'y a plus de bois ?... Et la note de 615 francs que j'ai payée hier ?

GUSTAVE

C'était la provision de l'année dernière.

HENRI

J'ai brûlé 615 francs de bois, l'année dernière ?

GUSTAVE

Bois et charbon, oui, monsieur, avec le fourneau... Monsieur et le fourneau ! Pour être juste, il faut dire que le fourneau en dévore autant et plus que monsieur.

HENRI

Cela me paraît excessif tout de même !

GUSTAVE

Mais non, monsieur... Que monsieur s'informe, on ne peut guère brûler moins !... Ugénie a bien des défauts, certainement : soûlarde, menteuse, sale, dégoûtante... mais pour le charbon de sa cuisine, elle n'abuse pas.

HENRI

J'ai un froid de canard ! Faites-moi donc du feu, Gustave.

GUSTAVE

Alors, il faut que j'aille chercher du bois chez le marchand du coin?

HENRI

Allez en chercher où vous voudrez, arrangez-vous, mais faites-moi du feu, tonnerre de chien, puisque je vous dis que je suis gelé!

GUSTAVE, *pincé.*

Bien, monsieur, bien... Ce que j'en disais, moi, c'était pour la maison... Cela ne marque vraiment pas bien d'acheter du bois au détail. (*Il fait une fausse sortie.*) Monsieur ne veut pas son déjeuner auparavant?

HENRI

Si, apportez-le-moi.

SCÈNE II

HENRI, *seul. Il se promène pour se réchauffer, il fait des mouvements de bras, puis il se frotte l'estomac comme quelqu'un qui a mal. Il s'assied devant une glace et se regarde attentivement.*

Quelle mine! (*Il regarde ses dents.*) Elles se déchaussent!... Il n'y a pas à dire, elles se déchaussent. (*Il en touche une.*) Celle-là remue!... une dent de devant! Il ne me manquerait plus que de perdre une dent de devant! (*Il regarde ses cheveux.*) Déjà mes cheveux s'éclaircissent... Cette raie!... Un chemin vicinal!... Ah! je me décatis...

A quarante-deux ans!... Rien d'étonnant, avec la vie absurde que je mène!

SCÈNE III

HENRI, GUSTAVE

GUSTAVE

Voilà le déjeuner de monsieur et son courrier. (*Il pose le plateau.*) Et puis, voilà trois bûches. Je les ai retrouvées dans l'office, derrière le placard... (*Il s'agenouille pour faire le feu. On entend sonner violemment.*)

HENRI

Gustave! on sonne! vous n'entendez pas sonner?

GUSTAVE

Pardon, monsieur, je finissais mon feu.

HENRI

Allez donc ouvrir, voyons!

GUSTAVE

Oui, monsieur. (*Il se lève sans hâte.*)

SCÈNE IV

HENRI, ÉLISE VERVEINE, GUSTAVE

GUSTAVE, *annonçant.*

Mademoiselle Élise Verveine.

HENRI

Tiens ? c'est toi ? A cette heure-ci ?

ÉLISE, *sèchement.*

Oui, bonjour !

HENRI

Bonjour, mon coco ! (*Il se lève et l'embrasse.*) Qu'est-ce qu'il y a de cassé ? Pour que tu viennes d'aussi bon matin, il doit y avoir quelque chose qui ne va pas... hein ?

ÉLISE

En effet... Dis donc ! il ne fait pas chaud, ici, tu permets que je garde mon manteau ?

HENRI

Je t'en prie ! Prête-moi ton manchon, veux-tu ? Je ne sens plus mes doigts.

ÉLISE

Tiens ! (*Elle le lui donne.*)

GUSTAVE

Là ! voilà le feu pris. (*Il baisse la plaque de la cheminée, regarde encore une fois le feu et sort.*)

HENRI

Va maintenant, je t'ouïs... Qu'est-ce qu'il y a?

ÉLISE

Il y a... que je n'aime pas beaucoup qu'on se fiche de moi !

HENRI

Je comprends ça... Qui a eu le toupet ?

ÉLISE

Toi, hier au soir.

HENRI

Moi ?

ÉLISE

Oui, toi ! ne prends pas cet air étonné, toi !

HENRI

Mais comment ?... L'aurais-je voulu, il m'eût été impossible de me ficher de toi hier au soir, attendu que, hier au soir, je n'étais pas avec toi.

ÉLISE

C'est vrai ! tu étais avec une grue !

HENRI

J'étais avec ma sœur, madame de Soïle.

ÉLISE

C'est ta sœur, cette fille-là ?

HENRI

Mais parfaitement, c'est ma sœur, ma propre sœur. Pourquoi prends-tu cet air ?... Tu ne me crois pas ?

ÉLISE

Pas du tout. Elle n'a pas un trait pareil aux tiens.

HENRI

Tant mieux pour elle.

ÉLISE

Mon ami, quand on veut faire passer une femme pour sa sœur, on tâche au moins de lui ressembler !

HENRI

Qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas ma faute...

c'est la faute à mon père !... Mais enfin, je suppose que, si tu es venue ce matin, ce n'est pas uniquement dans l'intention de débiner ma sœur ?

ÉLISE

En effet... Pourquoi ne m'as-tu pas dit hier que tu allais au Gymnase avec ta sœur, puisque sœur il y a ?

HENRI

Parce que je n'en savais rien moi-même... Cela s'est décidé au dernier moment, après dîner.

ÉLISE

Ah ? où as-tu dîné ?

HENRI

Chez Durand.

ÉLISE

Où ça ?

HENRI

Comment, où ça ?... Je viens de te le dire : chez Durand.

ÉLISE

J'ai bien entendu, je ne suis pas sourde ! Je te demande : où ça ? En bas, dans la salle commune, ou dans un cabinet particulier ?

HENRI

Dans un salon. Mon beau-frère et ma sœur ont préféré un salon.

ÉLISE

Il a une tête ingrate, ton beau-frère, une tête de mari complaisant.

HENRI

Oh ! assez, hein, Élise, je t'en prie !

ÉLISE

Quoi, assez ?... Il ne m'est pas permis d'exprimer une opinion sur un membre rapproché de la famille ? Il faudrait peut-être que je me signe pour en parler ? Tiens, tu me fais rire !

HENRI

C'est ça, rions !

ÉLISE

Imbécile ! (*Elle se lève.*) Et moi, alors, moi, cela ne t'intéresse pas de savoir pourquoi j'étais au Gymnase hier, et comment j'ai pu t'apercevoir ?

HENRI

Mais si, mais si... Pourquoi étais-tu au Gymnase hier, et comment m'as-tu aperçu ?

ÉLISE, *amère.*

Oh ! ce ton pour demander ça !... Ça t'est bien égal, va, je le vois bien ! J'aurais dix amants à la fois que tu n'en perdrais pas une bouchée !... Ah ! je suis rudement bête de t'être fidèle, pour ce que cela me sert et me rapporte !

HENRI

Dis donc, il me semble que jeudi dernier...

ÉLISE

Quoi, jeudi dernier ?...

HENRI

Eh bien, jeudi dernier, tu as empoché un chèque de bibi, qui ne sentait pas la marée, si j'ose m'exprimer ainsi !

ÉLISE

Tu me le reproches ?

HENRI

Non, mais enfin je tiens à te rappeler que tu peux m'aimer sans scrupules.

ÉLISE

C'est bien une pensée de parvenu, ça ! Jamais un homme chic, vraiment chic, ne vous jetterait ainsi au nez ce qu'il fait pour vous !

HENRI

Ah ! mais tu m'embêtes, à la fin !... Depuis que tu es là, tu ne me dis que des choses blessantes... Où veux-tu en venir ?... Parle carrément.

ÉLISE

Sois grossier, va, sois grossier !... Ah ! je t'embête ? Eh bien ! mon cher, je ne t'embêterai pas longtemps !... Je m'en vais !... Rends-moi mon manchon.

HENRI

Tiens, le voilà ! (*Il le lui tend.*)

ÉLISE

Tu me regretteras, tu sais !

HENRI

C'est probable ! (*Il mange une tartine.*)

ÉLISE

Mille fois plus que je ne te regretterai, moi !...

HENRI

C'est sûr !

ÉLISE

Alors, tu me quittes?

HENRI

Comme tu voudras !

ÉLISE

Comme je v... ! (*Elle va vers la porte, puis elle revient.*) Faut-il pourtant que tu l'adores, cette créature, pour me traiter ainsi !

HENRI

Quelle créature?

ÉLISE

Eh bien, ta femme du monde. Car je sais tout, là, j'ai tout appris ! En même temps que moi, tu as une femme du monde. Ose dire que ce n'est pas vrai?

HENRI

J'ose : ce n'est pas vrai !

ÉLISE, *très vite.*

Qui s'appelle madame de Brauver, qui demeure 399 *bis*, rue de Lille... Suis-je bien renseignée, hein?... Trente ans, oxygénée, des cheveux couleur fillasse.

HENRI

Filasse...

ÉLISE

Fillasse ! .. Se corsète rue de la Paix... Elle est même mal faite, entre parenthèses...

HENRI

Quelle blague ! Elle a une taille charmante.

ÉLISE

Charmante ? Avec une hanche plus grosse que l'autre ?... Demande à madame Beurrier laquelle, de cette Brauver ou de moi, a la taille la plus fine, tu verras !

HENRI

Qui ça, madame Beurrier ?

ÉLISE

Ma corsetière, celle de madame Brauver aussi !... Et comme madame Beurrier m'a affirmé qu'elle était bâtie comme un paquet, je la crois !... Tu me permettras d'avoir plus de confiance dans le goût et le jugement de madame Beurrier que dans ton goût et ton jugement, à toi !... Quand il t'aura passé la même quantité de femmes en chemise devant les yeux, tu me donneras ton avis !... Sur ce, je file... Tu sais où je demeure... Si tu as envie de me voir...

HENRI

J'irai gratter à ta porte.

ÉLISE

Parfaitement. Quant à moi, je ne remettrai plus mes pieds d'enfant ici, je t'en préviens.

HENRI

Bon ! Au revoir !

ÉLISE

Adieu ! (*Elle sort.*)

HENRI, *seul.*

Ouf ! quel débarras !

SCÈNE V

HENRI, GUSTAVE

HENRI, *qui a sonné.*

Gustave ! je ne me sens pas bien... je déjeunerai chez moi, ce matin.

GUSTAVE

Monsieur déjeunera ?... Mais monsieur oublie qu'il n'a pas de cuisinière, puisqu'il a prêté Ugénie, rue de Lille.

HENRI

Tiens ! c'est vrai... je déjeune rue de Lille !... Ma foi, j'ai bien envie de m'excuser... je ne me sens vraiment pas à mon aise... (*Il prend un bleu.*) Je vais lui écrire que... (*Il se lève.*) Non, il vaut mieux téléphoner. (*Il va au téléphone, mais au moment de parler.*) Oh ! les étonnements, les explications, les reproches !... Fuyons les étonnements, les explications et les reproches, et revenons au classique et bref petit bleu décommandeur. (*Il se met à écrire ; on sonne. Gustave qui, pendant ce temps, a rangé dans le cabinet de toilette, va ouvrir très lentement.*)

SCÈNE VI

GUSTAVE, HENRI, MADAME DE BRAUVER

GUSTAVE, *annonçant.*

Madame de Brauver !

HENRI, *très surpris.*

Comment, c'est vous, chère amie?

MADAME DE BRAUVER

Mais oui, c'est moi! (*Elle lui tend la main, il la lui embrasse respectueusement. Gustave sort.*)

HENRI

Comment se fait-il?

MADAME DE BRAUVER

D'abord, dis bonjour! (*Elle lui offre sa joue.*)

HENRI, *il l'embrasse.*

Bonjour, chérie.

MADAME DE BRAUVER

Bonjour, mon amour, ça va bien?

HENRI

Non, ça ne va pas, je me suis réveillé ce matin avec un mal de tête!... Et, après ma douche, figure-toi que je n'ai pas pu me réchauffer...

MADAME DE BRAUVER

Comme c'est drôle! Moi qui suis toujours bouillante après la douche, mais bouillante, tu sais... Dis donc? Tu ne sais pas ce que je viens te proposer?

HENRI

Non.

MADAME DE BRAUVER

Une chose très amusante : devine où nous déjeunons?

HENRI

Chez toi, puisque tu m'as demandé Eugénie

pour faire le déjeuner, ta cuisinière étant malade.

MADAME DE BRAUVER

Pas du tout chez moi !... A Chantilly, nous déjeunons à Chantilly, en bande! Les de Freulox, les de Morselle, les Richardson ! On part en auto de la place Royale, à dix heures, on déjeune à Chantilly. On en repart à quatre heures et, le soir, on dîne tous ensemble à Montrouge.

HENRI

A Montrouge ?

MADAME DE BRAUVER

Oui, à Montrouge !... Figure-toi que le petit Richardson a découvert, boulevard Brune, un mastroquet extraordinaire... On ne sait pas si c'est un homme ou une femme !... Il est habillé en homme, mais il a un chignon, un chignon magnifique et des boucles d'oreilles en diamant... Crois tu !... Enfin, il paraît qu'il vaut la peine d'aller le voir, et que, d'ailleurs, il fricotte des befteacks-Bercy étonnants. Nous avons décidé de le faire dîner avec nous. Au dessert, nous lui demanderons de chanter. Il a une voix de soprano. Enfin nous comptons nous amuser comme des fous.

HENRI, *maussade.*

Ça, c'est bien une idée du petit Richardson !... Amener des femmes du monde, des femmes mariées, dans un bouge comme celui-là !

MADAME DE BRAUVER

Tu le connais ?

HENRI

Non, mais je le vois d'ici. Ce doit être infect... Et ce sera lamentable!... Tu tiens à aller là-dedans, toi?

MADAME DE BRAUVER

Si j'y tiens? mais je m'en fais une fête!

HENRI

Ce n'est pas ta place, je t'assure.

MADAME DE BRAUVER

C'est aussi bien ma place que celle de madame de Freulox, de madame de Morselle, de toutes les autres enfin qui seront là avec leurs maris.

HENRI

Justement, elles auront leur mari... Tandis que toi... Enfin, si cela ne te gène pas, moi cela me gène de t'accompagner dans ces endroits-là. Ne compte donc pas sur moi ce soir... D'autant que, — je te le répète une seconde fois, car tu n'as pas eu l'air de m'entendre la première, — d'autant que je suis malade. Je veux rester chez moi pour me soigner!

MADAME DE BRAUVER

Tu es malade, avec cette mine-là? Allons donc, tu vas très bien!... Ne t'écoute donc pas ainsi, tu as une mine excellente!

HENRI, *lui tendant le poignet.*

Tâte mon pouls!

MADAME DE BRAUVER

Eh bien, quoi?... Il est très normal, ton pouls (*Elle compte.*) Une, deux, trois! Tu as le pouls

d'un enfant qui tète! Tandis que moi... tiens, mon pouls... vois! il est bien plus vif, bien plus saccadé! Et je ne me plains pas, je n'y fais même pas attention... Mais tu es d'un douillet! tu t'imagines avoir toutes les maladies... Monsieur Argan, va! (*Elle rit.*) Allons, allons, secoue-toi! Habille-toi vite... Je te donne une demi-heure pour être prêt.

HENRI, *essayant de se soulever.*

Non, je ne peux pas... j'ai les reins brisés, les jambes en coton... et je frissonne... Brou! je préfère rester au coin de mon feu!

MADAME DE BRAUVER

Mais de toutes les façons, tu n'y serais pas resté, au coin de ton feu, puisque tu déjeunais chez moi ce matin.

HENRI

Justement, au moment où tu sonnais, je t'écrivais ceci... tiens, lis! (*Il lui donne le bleu à lire.*)

MADAME DE BRAUVER; *elle lit, puis très digne.*

Vous êtes aimable, je vous remercie! Alors vous m'auriez fait la grossièreté de vous décommander ainsi, au dernier moment?...

HENRI

Mais, puisque je...

MADAME DE BRAUVER

Sans vous demander ce que les autres personnes penseraient de ce manque d'égards vis-à-vis de moi?

HENRI

Il n'est pas question de...

MADAME DE BRAUVER

Vous ne me trouvez pas suffisamment abandonnée par mon mari, peut-être? Vous tenez, vous aussi, à m'humilier par votre indifférence.

HENRI

Où voyez-vous de l'indifférence? J'ai bien le droit d'avoir mal à la tête, d'avoir des frissons, d'être malade en un mot.

MADAME DE BRAUVER

Certainement non, vous n'en avez pas le droit! Car enfin, voulez-vous me dire ce que vous faites pour moi, quels sacrifices vous vous imposez?

HENRI

Mais tous ceux qui peuvent vous être agréables...

MADAME DE BRAUVER, *levant les épaules.*

Lesquels? Citez-en un! rien qu'un! un seul! Je ne vous coûte pas d'argent, n'est-ce pas? et vous n'allez pas me raconter que les quelques bibelots que vous m'avez offerts vous aient seulement gêné... Alors? voulez-vous avoir la bonté de me dire ce que vous me donnez? Rien que votre temps, voilà tout! Et cela vous semble encore trop? vous essayez de vous dérober derrière une prétendue maladie?

HENRI

Je me dérobe derrière une prétendue maladie? Quand je claque la fièvre? Ah! par exemple,

celle-là est un peu trop forte! Je me dérobe! Trouvez donc beaucoup d'amants qui accepteront la vie vertigineuse que vous me faites mener depuis dix-huit mois! Toujours en ballades, en parties, en noces imbéciles! Sans une heure de répit, d'apaisement, de repos! Si vous êtes de fer, si vous n'avez même pas besoin de vous arrêter pour dormir, moi, je ne suis qu'en chair, et ma chair demande à souffler, à s'étendre quand elle est à bout... Or, elle est à bout... elle en a sa claque, entendez-vous? sa claque... Je n'en peux plus, là!

MADAME DE BRAUVER, *très hautaine.*

Vous avez fini?

HENRI

Oui!

MADAME DE BRAUVER

Vous savez que vous venez d'être tout simplement ridicule?

HENRI

Peu m'importe! Le ridicule ne tue plus en France.

MADAME DE BRAUVER

C'est possible, mais en amour, il est loin d'être un excitant!... Non! ce monsieur qui se plaint d'être fatigué par une femme!... c'est du plus haut comique, vous savez! Pauvre ami! Êtes-vous vraiment si épuisé que cela? En ce cas, je vous laisserai à vos tisanes, et je choisirai un autre compagnon de plaisir.

HENRI, *à lui-même.*

« Ce bourreau sans merci! »

MADAME DE BRAUVER

Vous dites ?

HENRI

Rien !

MADAME DE BRAUVER

Pardon ! vous avez prononcé le mot : « bourreau. »

HENRI

J'ai cité un vers de Baudelaire « Sous le fouet du plaisir, ce bourreau sans merci... » C'est un admirable vers, ne le connaissez-vous pas ?

MADAME DE BRAUVER

Je l'avais oublié... Je vous avoue que je pensais à tout autre chose qu'à de la poésie... Nous pataugions en pleine prose !... Enfin, voulez-vous, oui ou non, venir avec moi à Chantilly ?

HENRI

Je suis malade.

MADAME DE BRAUVER

Bien ! Et ce soir ? Serez-vous guéri, ce soir ?

HENRI

Pour aller à Montrouge manger un befteack chez l'hermaphrodite ?... Non ! je ne serai pas guéri ce soir !

MADAME DE BRAUVER

On ne peut pas mieux faire comprendre à une femme qu'elle vous excède.

HENRI

Ce n'est pas vous qui m'excédez, ma chère amie, c'est la vie que je mène, que vous me forcez à

mener. Oui, je le confesse très humblement, je suis fatigué, je suis las... je ne fais pas le malin, je suis las.

MADAME DE BRAUVER, *ton glacial.*

Voulez-vous que je vous envoie mon docteur ?

HENRI

Merci bien ! je n'ai pas besoin de drogues... Un peu de sommeil... un petit régime... rafraîchissant... de l'eau de Vichy... avec tout cela, je m'en tirerai très bien.

MADAME DE BRAUVER, *ironique.*

N'oubliez pas la solitude ! Croyez-moi ! la solitude vous sera très bienfaisante... elle vous remettra complètement !

HENRI

Je crois, en effet, qu'un peu de solitude...

MADAME DE BRAUVER

Comptez sur moi pour ne pas la troubler... pour ne la troubler jamais !

HENRI

Oh ! jamais ! vous me faites trop bonne mesure !

MADAME DE BRAUVER

Je vous sers comme vous le méritez ! Adieu, monsieur Courtial !

HENRI

Adieu, madame !... (*Elle va pour sortir.*) Ah ! pardon, je vous ai envoyé ma cuisinière ce matin, n'est-ce pas?

MADAME DE BRAUVER

Oui... eh bien?

HENRI

Puisque vous déjeunez à Chantilly, vous n'en avez plus besoin. Je vous serais infiniment obligé de me la renvoyer.

MADAME DE BRAUVER

Je vous la renverrai tout de suite.

HENRI

Je vous remercie. (*Il lui ouvre la porte.*) Adieu, madame! (*Elle sort.*)

SCÈNE VII

HENRI *seul*, *puis* JACQUES.

Henri, seul, tisonne le feu, s'enveloppe d'un châle et, les jambes étendues, semble savourer béatement le plaisir de se chauffer. Un court silence, la porte s'ouvre et Jacques entre, sans que l'on ait entendu sonner.

JACQUES

Je viens de rencontrer madame de Brauver dans l'escalier, elle n'a pas daigné répondre à mon coup de chapeau... Ça ne va plus, vous deux?

HENRI

Non, ça ne va plus!... Bonjour, mon vieux, comment es-tu entré? Je n'ai pas entendu sonner.

JACQUES

La dame avait laissé la porte ouverte. Qu'est-ce que tu as? Tu es malade?

HENRI

Oui et non. Veux-tu déjeuner avec moi?

JACQUES, *très vite.*

Volontiers. J'étais venu dans l'intention de te demander une côtelette... Mais comme tu as l'air embêté!

HENRI

Ah! mon petit! Depuis mon réveil, je n'ai que des embêtements. Elise d'abord, qui est venue me faire une scène imbécile à propos de ma sœur.

JACQUES

Qu'est-ce qui lui prend?

HENRI

Je n'en sais rien, je n'en sais rien du tout, elle est partie fâchée, nous avons rompu.

JACQUES

Ça a bien tourné, alors!

HENRI

Et puis, après cela, madame de Brauver.

JACQUES

L'agitée! La fâcheuse agitée! Si Dieu était juste, il lui enverrait une paralysie des jambes au moins une fois par an, à celle-là!

HENRI

Est-ce qu'elle ne voulait pas m'emmener, ce matin, à Chantilly avec sa bande et, ce soir, dîner à Montrouge, chez un mastroquet hermaphrodite!

JACQUES

C'est dégoûtant!... Tu as canné?

HENRI

Naturellement. La vérité est que je suis sur le flanc.

JACQUES

Sur le flanc, non, tu exagères... mais il faut que tu enrayes, c'est entendu.

HENRI

Parbleu!... il faut que je vive un peu pour moi et chez moi.

JACQUES

Comme un bon égoïste. Oui, tu as raison, l'égoïsme, il n'y a que ça... Ça vous conserve un homme comme la glace conserve la viande.

HENRI

Tu l'as dit.

JACQUES

Malheureusement, c'est bon pour les gens riches !... L'égoïsme, c'est encore du luxe... Les pouilleux, les sans-le-sou comme moi sont bien forcés de s'occuper des autres... Ils en ont trop besoin !

HENRI

Eh ! dis donc, c'est de l'égoïsme aussi.

JACQUES

Non... c'est terriblement plus simple... c'est de l'instinct de conservation.

HENRI

Mais sapristi! ne t'inquiète donc pas!... Et ne répète pas sans cesse que tu n'as pas le sou... Ta vie est assurée... Est-ce que je ne suis pas là?

JACQUES

Tu es là en effet... Mais depuis tant d'années que tu m'as recueilli, que tu m'as adopté, pour ainsi dire, ma situation, malgré ton aide, ne s'est pas améliorée... A quarante-deux ans, je reste à la recherche d'une position sociale.

HENRI

Laisse donc, voyons... ton couvert est toujours mis!

JACQUES

J'ai beau avoir bon appétit, ça n'est pas une profession!

HENRI

Diable! Comme tu es digne aujourd'hui!

JACQUES

Qu'est-ce que tu veux? La dignité, moi, ça me vient comme ça... par bouffées!

HENRI

D'ailleurs, tu as une profession.

JACQUES, *étonné.*

Laquelle?

HENRI

Tu essaies de monter des affaires.

JACQUES

Elles ratent toutes!

HENRI

Attends un peu... Il suffit d'une pour t'enrichir... ce n'est pas les idées qui te manquent.

JACQUES

Oui, mais quand j'ai une idée pratique, elle

n'est pas nouvelle ; et quand j'ai une idée nouvelle, elle n'est pas pratique... Finalement, je suis le monsieur qui est toujours à la veille de faire une belle affaire, de terminer une opération magnifique... et qui, en attendant, ne peut pas toujours changer de faux-col.

HENRI

Et ton projet de vélodrome-café-concert, spécialement réservé aux femmes du monde ?

JACQUES

Je te remercie... ça va tout doucement vers l'échec accoutumé.

HENRI, *sentencieux.*

Mon cher, tu dois manquer de continuité dans l'effort.

JACQUES

Je manque certainement du je ne sais quoi qui donne la réussite... Et dire que j'aurais fait, peut-être, un si bon ouvrier couvreur !

HENRI

Comme ton père ? Non. Tu es trop distrait. Tu te serais laissé tomber d'un toit !

JACQUES

C'est encore possible ! Il me suffit de grimper sur une chaise pour avoir le vertige... Ah ! mes parents ont été bien coupables en me donnant le jour. Je leur pardonne, d'ailleurs : ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

HENRI

Et pourtant ce n'est pas l'intelligence qui te manque...

JACQUES

Tais-toi donc !... c'est elle qui est cause de tout !... Sans ma sacrée intelligence, pas de bourse au lycée, pas de prix, pas de succès, pas de diplômes. Je restais dans mon milieu, ouvrier médiocre, facilement contenté par un gain suffisant et une bonne soulographie de temps à autre... Enfin, il est trop tard !

HENRI

Ne dis pas de mal du lycée !... C'est là que nous nous sommes connus...

JACQUES

C'est vrai... Je ne me doutais guère, dans ce temps-là, que c'est la seule utilité que je tirerais jamais du latin !

HENRI, *s'étirant et bâillant.*

Jacques, je m'ennuie... tâche de me faire rire !

JACQUES

Voilà, patron... qu'est-ce que je servirai à monsieur ?

HENRI

Ce que tu voudras. (*Il bâille de nouveau.*)

JACQUES

Connais-tu l'histoire de la baronne Stourmbach avec son valet de pied?

HENRI

Tu me l'as déjà contée la semaine dernière.

JACQUES

Oui, mais il y a deux versions.

HENRI

Celle du valet de pied me suffit.

JACQUES

Très bien.

HENRI

Tu n'as pas autre chose dans le même genre

JACQUES

Ma foi non!... Les femmes sont d'une vertu, cette semaine!

HENRI

Jacques, mon bon, tu te négliges... ton stock d'histoires s'appauvrit.

JACQUES

Oui, il faudra que je change de café!... (*Un silence.*) Dis donc, tu ne peux pas me prêter deux louis?

HENRI

C'est tout ce que tu trouves pour me faire rire?... Prends-les dans mon gilet... Non, là, sur la cheminée.

JACQUES

Merci... Je vais en donner un qui presse à deux pas d'ici... et je reviens pour midi... Qu'est-ce qu'il y a pour déjeuner?

HENRI

Je n'en sais rien .. La cuisinière n'est pas là... Occupe-t'en... Achète quelque chose, ce que tu voudras, un poulet, du jambon.

JACQUES

Bien; mais alors je prends encore un louis?

HENRI

Oui!... à tout à l'heure.

JACQUES

Je ne ferai qu'aller et revenir.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GUSTAVE

GUSTAVE

Monsieur, Ugénie est revenue, elle demande les ordres... Et puis, il y a une dame qui est montée par l'escalier de service et qui dit que monsieur la connaît bien, et que monsieur la recevra... Elle a écrit son nom sur ce bout de papier. (*Il tend un bout de papier de cuisine.*)

HENRI, *lisant.*

« Armandine Gambier... » Connais pas!... Armandine Gambier... (*Il se souvient tout à coup.*) Ah! si! si!... Armandine... Oui, oui!... Faites entrer! (*A Jacques.*) Donne donc les ordres à Eugénie, veux-tu ?

JACQUES

Mais alors, si je n'ai rien à acheter... (*Il veut remettre le louis.*)

HENRI

Non, non, ça ne fait rien. Garde, tu peux garder! (*Jacques empoche le louis et sort par le fond, tandis qu'introduite par Gustave, Armandine entre par une porte de côté.*)

SCÈNE IX

MADAME GAMBIER, HENRI. *Madame Gambier, robe noire, pèlerine à effilets, capote plate garnie de violettes foncées, mitaines, tenue très modeste, air décent.*

MADAME GAMBIER, *intimidée.*

Vous... vous ne me reconnaissez pas, monsieur Courtial?

HENRI, *hésitant.*

Mon Dieu... Oui, oui, je vous reconnais.

MADAME GAMBIER

C'est que je suis un peu changée depuis vingt ans.

HENRI

Vingt ans? Vous croyez? Déjà vingt ans?

MADAME GAMBIER

Mais oui, 82, janvier 1882...

HENRI

Asseyez-vous!

MADAME GAMBIER

Merci! (*Elle s'assied.*)

HENRI

Janvier 1882! C'est vrai. Il faisait un froid de canard!

MADAME GAMBIER

Un froid glacial. C'est même pour ça que vous nous avez offert un grog, à Germaine et à moi, dans un café, en face de l'Odéon. Quand nous avons été assis, tous les trois, vous nous avez

dit : — « C'est exprès, n'est-ce pas, c'est par coquetterie que vous êtes amies? C'est pour vous faire valoir l'une l'autre? Je ne sais pas quelle est la plus plaisante de vous deux... » Mais vous n'avez pas été longtemps à le savoir, quelle était la plus plaisante, et c'est Germaine que vous avez choisie... Moi, vous me trouviez trop maigre...

HENRI

Quelle mémoire vous avez... Qu'est-elle devenue, Germaine ?

MADAME GAMBIER

Elle s'est mariée avec un commerçant, tout ce qu'il y a de bien. Ils ont un magasin de comestibles, rue de Vaugirard, ils font leurs affaires, sûr et certain.

HENRI

Vous la voyez toujours ?

MADAME GAMBIER

Oh ! non ! elle ne peut pas, rapport à sa position, mais elle ne me refuse pas le bonjour quand on se rencontre.

HENRI

Est-elle toujours jolie ?

MADAME GAMBIER

Elle n'est pas vilaine, sauf ses dents qu'elle n'en a plus, pas beaucoup de cheveux et des estomacs trop conséquents ; mais elle a encore ses traits comme de juste, ses traits réguliers.

HENRI

Elle avait une figure de médaille !

MADAME GAMBIER

Sûr qu'elle vous plaisait... Je pensais bien que vous ne l'aviez pas oubliée... C'est pour ça que j'ai pris sur moi de venir vous trouver. S'il se souvient de Germaine, que je me suis dit, il se souviendra de toi aussi... Car on était pour ainsi dire comme deux sœurs, deux jumelles d'amitié, Germaine et moi...

HENRI

En effet, vous ne vous quittiez guère !

MADAME GAMBIER

Ça avait commencé, gosses, à l'atelier. On s'entendait, on avait les mêmes idées en modes. Plus tard, quand on s'est décidé à sauter le pas, eh bien, mon Dieu, on s'est encouragées l'une l'autre à prendre un ami, et on ne se jalousait en rien. Si une avait plus de chance, « Tant mieux pour toi », que disait l'autre !... Et c'était de bien bon cœur, sans arrière-pensée.

HENRI

Oui, mais je me souviens que c'est vous qui aviez le meilleur caractère.

MADAME GAMBIER

Parce que je suis née bonne bête, sensible comme il n'y en a plus ! Ah ! Elle m'a coûté cher, ma bonté, j'en ai eu de la peine ! Il faut vous dire, monsieur Henri... vous voulez bien que je vous appelle monsieur Henri ?

HENRI

Certainement.

MADAME GAMBIER

Merci !... Il faut vous dire, monsieur Henri, que la noce, moi, au fond, ce n'était pas mon goût et que, si je n'avais pas eu un enfant à élever, je serais restée tranquille à l'atelier où je gagnais assez pour moi toute seule, vu que je n'avais pas des idées de grandeur. Mais les mois de nourrice, le savon, le sucre, tout ce qui s'ensuit, ça vous dévore vivant, voyez-vous, et pour ma petite Juliette j'ai dû, n'est-ce pas?... faire comme je pouvais, aller avec celui-ci, avec celui-là ; tant mieux si ça durait, tant pis si ça se décollait... Et je ne sais pas pourquoi, ça se décollait toujours !

HENRI

Vous étiez jolie, cependant !

MADAME GAMBIER

J'étais fraîche, blanche et rose... Mais à quoi ça sert, quand on a la guigne? Enfin, un jour pourtant, j'ai connu un monsieur des Antilles, un monsieur presque noir. Oh ! pas nègre, non, non, pas nègre, mais foncé, foncé !... Il était seul au monde, ce monsieur, et riche ! Voilà qu'il s'attache à moi... C'était le premier qui s'attachait à moi... J'étais bien contente... « Ta fortune est faite, Armandine, qu'il me disait, je ne te quitterai jamais !... » Bon !... je pensais en moi-même : « Enfin, ce n'est pas trop tôt »... Justement, Juliette allait faire sa première communion. Il lui paie tout ce qu'il lui faut, et pas du modeste, s'il vous plaît : de la mousseline extra et un paroissien en ivoire qu'elle a encore. Une semaine après, voilà

qu'il tombe malade, une maladie foudroyante !... En moins de 24 heures, il ne reconnaissait plus personne, la tète partie, les yeux à l'envers. Bref, il meurt sans avoir dit seulement un demi-mot. Vous pensez peut-être que j'hérite ? Que j'ai quelque chose? Eh bien, monsieur Henri, aussi vrai que je crois en Dieu et en mon salut éternel, je n'en ai pas eu ça. Le gouvernement a tout pris. Aussi, quoique je ne sois pas haineuse de ma nature, ce que j'abomine la République ! Elle m'a tout pris, la Rèpublique ! Soi-disant, parce qu'il est mort sans testament ! Bref, je me suis trouvée pire qu'avant, et les sangs tournés, par-dessus le marché, de toute la bile que je m'étais faite... Sans une dame qui demeurait sur mon palier et qui me donnait la fleur de son bouillon, quand elle faisait le pot-au-feu, et des « relève-courage » en bonnes paroles, moi et Juliette, on aurait allumé un boisseau de charbon, pour sûr !... Mais cette dame qui a été établie, qui vit de ses rentes à présent, une nommée madame Porte, m'a fait connaître un journaliste qui s'est occupé de nous et m'a conseillé de mettre Juliette au Conservatoire... Ah ! ça, monsieur Henri, ç'a été le bouquet !... Je me demande pourquoi ça s'appelle le Conservatoire, cet endroit-là ? Qu'est-ce qu'on y conserve ?... Pas la vertu, en tous cas... Ma petite, qui était comme un bébé au maillot pour l'innocence et pour tout ce qui s'ensuit, y a perdu, en quelques semaines, son seul trésor, et, avec qui ?... avec un propre-à-rien, un ténor qui n'a même pas eu un accessit et qui

s'appelait Saumon !... Ce que j'ai pleuré !... Pire, peut-être, qu'au moment de la mort de mon nègre !... (*Elle se reprend.*) Il n'était pas nègre, un peu foncé seulement !... Oui, pire... J'ai eu le transport au cerveau... on m'a crue finie... On a cherché un prêtre... l'abbé Bruyère !... Oh ! celui-là, un ange descendu du ciel... Vous le connaissez peut-être ?...

HENRI

Non.

MADAME GAMBIER

C'est malheureux !... vous auriez pu lui demander dans quel état j'étais, quand il est venu m' « extrémonctier ». On peut dire que moral et corps étaient par terre. Eh bien, monsieur Henri, l'abbé Bruyère a sauvé tout ça. Oui, son argent, sa charité, tout, il a dépensé tout pour me relever. Et une fois guérie, il m'a placée à Saint-Eusèbe, sa paroisse, en remplacement provisoire d'une loueuse de chaises. « Si vous êtes convenable, qu'il m'a dit, peut-être que vous resterez. » Faut croire que je l'ai été, convenable, puisque voilà six ans que j'ai la chapelle de la Vierge et celle de saint Joseph... Je gagne ma vie... je serais contente, si ce n'était Juliette qui me donne bien du tintouin.

HENRI

Elle fait la noce ?

MADAME GAMBIER

Oh ! non, monsieur Henri. Depuis son ténor du Conservatoire, elle n'a plus bronché ! Elle est bien tranquille, au contraire, seulement elle s'en-

nuie, vous comprenez, et elle pleure toute la sainte journée... Elle voudrait un peu sortir, un peu prendre l'air, vivre, quoi !

HENRI

Vous l'enfermez donc ?

MADAME GAMBIER

Je l'enferme sans l'enfermer. Elle coud de sept eures du matin à neuf heures du soir, dans un petit couvent, rue de la Santé. Pour être juste et de bon compte, ce n'est pas une vie gaie ! Alors, comme hier elle m'a dit : « Après-demain, j'aurai vingt et un ans, je quitterai la couture, » j'en ai eu un frisson dans le dos. « Tu quitteras la couture... Pourquoi faire ?... Pour aller où ? » que je lui ai demandé. — « N'importe où, excepté où je suis, » qu'elle m'a répondu !... Bon, je n'ai plus rien dit... mais, dans mon tréfonds, j'ai réfléchi, réfléchi à en avoir mal à la tête et c'est alors, monsieur Henri, que j'ai pensé à vous.

HENRI

A moi ?

MADAME GAMBIER

Oui, je me souvenais comme vous étiez gentil, doux avec Germaine, autrefois ; et puis, je vous rencontre souvent avec des messieurs très bien. « Qui se ressemble s'assemble. » Ils ne sont pas tous mariés, ces messieurs-là, ce n'est pas possible ! Pourquoi ne s'en trouverait-il pas un qui serait content d'avoir une petite femme gentille, toute jeune, raisonnable, économe ?...

HENRI

Qu'est-ce que vous me racontez là? Vous voulez qu'un de mes amis épouse votre fille?

MADAME GAMBIER

L'épouser? Non! Ah! non! je ne suis pas si gourmande, je sais bien qu'au jour d'aujourd'hui, ce n'est plus une chose à faire!... Je voudrais seulement éviter à Juliette ce que personne ne m'a évité, à moi... d'aller de Pierre à Paul, de Jacques à Raymond, de Jules à Philippe. C'est si triste de passer de main en main comme un seau d'eau quand on fait la chaîne les jours d'incendie... Comprenez-vous, monsieur Henri?

HENRI

Oui. Un collage sérieux... Ce n'est pas facile.

MADAME GAMBIER

Ce n'est pas facile quand on est seule au monde, comme moi... Mais quand on a des relations! Vous avez tant de relations!

HENRI, *riant.*

Mais, ma bonne Armandine, c'est un peu loufoque ce que vous me demandez là... Réfléchissez! Je ne peux pas procurer un amant à votre fille, voyons!

MADAME GAMBIER

Le lui procurer, non! Mais lui présenter des amis? Ça, vous le pouvez! vous le pouvez! Et si, dans ces amis, il se trouve un digne monsieur qui s'attache à elle, qui lui fasse une existence tranquille, honorable, vous ne serez pas heureux

d'avoir empêché ma pauvre enfant de rouler dans la boue ?

HENRI

Écoutez, vous êtes étonnante ! Et votre abbé, qu'en faites-vous dans tout ça? .. Est-il au courant de vos projets ?

MADAME GAMBIER

Jamais de la vie ! un saint ! Vous n'y pensez pas ! Il voudrait que Juliette se fasse religieuse.

HENRI

Et elle refuse ?

MADAME GAMBIER, *simplement.*

Elle n'a pas la vocation... (*Petit temps.*) Monsieur Henri. . Ayez pitié d'elle !

HENRI

Mais c'est que je ne connais personne ! Et puis vraiment...

MADAME GAMBIER

Ayez pitié d'elle, monsieur Henri.

HENRI

Enfin, laissez-moi y songer... D'abord est-elle jolie ? Amenez-la-moi un de ces matins.

MADAME GAMBIER

Voulez-vous la voir tout de suite ?

HENRI

Comment ? Elle est donc ici ?

MADAME GAMBIER

Elle est en bas, qui m'attend sur le trottoir.

HENRI, *entre ses dents.*

Sur le trottoir !... (*Haut.*) Mais il fait un temps affreux, elle doit être gelée.

MADAME GAMBIER

Oh ! c'est jeune ! ça a le sang vif... Vous me permettez d'aller la chercher ?

HENRI

Mais...

MADAME GAMBIER

Je vous en prie, je vous en supplie ! C'est le cas de dire que la vue n'en coûte rien.

HENRI, *résigné.*

Eh bien, allez !

MADAME GAMBIER, *sortant vivement.*

Oh ! merci, merci, monsieur Henri !

SCÈNE X

HENRI, *seul. Il se lève d'un air maussade, se regarde dan la glace, se tire la langue, arrange un peu ses cheveux, tout cela sans donner l'idée qu'il se prépare à recevoir une femme, uniquement pour employer son temps. Il boutonne son veston de chambre et se réinstalle près du feu en bâillant. Entrent madame Gambier et Juliette.*

SCÈNE XI

MADAME GAMBIER, JULIETTE, HENRI

HENRI

Ah ! bonjour, mon enfant.

JULIETTE, *souriante.*

Bonjour, monsieur.

HENRI, *à madame Gambier.*

Elle est gentille !... (*Juliette se met à rire.*) Et puis, elle est drôle !... (*Il se met à rire, madame Gambier l'imite. Tous trois rient ensemble un instant.*) Eh bien, voyons, ça ne vous plaît donc plus, la couture ?

JULIETTE

Pas des tas, monsieur !

HENRI

Votre maman me dit que vous voulez faire autre chose ; quoi, par exemple ?

JULIETTE

Je n'en sais rien.

MADAME GAMBIER

Mais si, dis donc ton idée à monsieur.

JULIETTE

Oh ! ce n'est pas la peine, il se moquera de moi.

HENRI

Non !

JULIETTE

Bien vrai ? (*Souriant.*) Vous ne vous moquerez pas, bien vrai ?

HENRI

Je vous assure.

JULIETTE

Eh bien, voilà ! Je voudrais avoir un appartement pas trop haut, gentil, clair, et vivre là avec quelqu'un qui m'aimerait bien : un point, c'est

tout !... Vous voyez que je suis ambitieuse... Oh ! Je m'en rends bien compte, allez !

HENRI

Mais non...

JULIETTE

Oh ! si ! pensez !... Vivre tranquille avec quelqu'un qui m'aimerait bien !... Et puis, c'est que j'ai un type d'homme dans la fiole...

MADAME GAMBIER, *avec reproche.*

Juliette !... (*A Henri.*) C'est au Conservatoire, voyez-vous, monsieur Henri, qu'elle a appris ces mots-là.

HENRI, *amusé.*

Laissez-la parler.

JULIETTE

J'ai un type dans la tête... un type grand, distingué, avec de longues moustaches, de petits pieds, un caractère sérieux, jamais d'alcool et surtout pas un calicot !. . Ah ! non, pas un calicot !

HENRI, *riant.*

C'est entendu, pas un calicot !... Mais qui, alors ?... un ouvrier ?

JULIETTE, *faisant la grimace.*

Oh ! non !

HENRI

Eh ! dites donc, pourquoi ?... un forgeron, tenez, un mécanicien ? c'est solide, et puis, ça gagne.

JULIETTE

Oh ! ce sont des métiers bien sales... Ils me saliraient en m'embrassant.

HENRI

Ils se débarbouilleraient avant de vous embrasser.

JULIETTE

Oui, mais pas tout de suite, il faudrait attendre, et je n'aime pas attendre !... Je veux quelqu'un qui m'embrasse n'importe à quelle minute, quand j'en ai envie.

MADAME GAMBIER, *avec reproche.*

Juliette !... (*A Henri.*) Vous lui inspirez confiance, monsieur Henri, jamais je ne l'ai entendue dire des choses pareilles.

HENRI

Elle est très drôle! (*A Juliette.*) Ainsi, ni un calicot, ni un ouvrier? un monsieur, alors?

JULIETTE

Ah ! un monsieur ne voudrait pas de moi.

HENRI

Pourquoi donc ?

JULIETTE

A cause de ça... (*Elle montre son index.*) Vous voyez? C'est des piqûres d'aiguilles, sentez!... (*Elle lui pose le doigt sur le dos de la main.*) Hein? ça fait comme une râpe, c'est désagréable.

HENRI, *riant.*

Avec un peu de pâte d'amandes, cela s'en irait tout de suite.

MADAME GAMBIER

Ou du savon minéral et de la pierre ponce.

JULIETTE

La pâte d'amandes, ça coûte cher !

HENRI

Mais non. En voulez-vous?

JULIETTE

Oh! oui! j'en veux bien !...

MADAME GAMBIER, *avec reproche.*

Juliette! (*A Henri.*) Monsieur Henri, excusez-la! Elle parle plus vite qu'elle ne pense... Elle est pour ainsi dire plus jeune que son âge !... (*A sa fille.*) Tu n'es pas honteuse?... Allons, maintenant que M. Henri t'a vue, qu'il te connaît, il ne faut pas abuser et lui faire perdre son temps ; il pensera à toi, n'est-ce pas, monsieur Henri?

JULIETTE

On s'en va déjà?

MADAME GAMBIER

J'ai un enterrement à onze heures à Saint-Joseph.

JULIETTE, *avec regret.*

Oh! on s'en va déjà?

HENRI

Vous voulez rester encore un peu?

JULIETTE, *regardant sa mère.*

Oui, mais...

HENRI

Eh bien, restez ! Justement, ce matin, je suis un peu souffrant, vous me tiendrez compagnie.

JULIETTE

C'est ça! Je vous soignerai! J'ai un chic pour soigner les malades... Pas, maman?

MADAME GAMBIER

Le fait est, monsieur Henri, quand j'ai eu ma congestion, elle a passé dix-huit nuits sans se coucher, et vous l'auriez vue, les matins, fraîche comme une rose pas cueillie.

JULIETTE

C'est que j'ai de la force, sous mon air chétif, une force incroyable!... Mais où j'en ai le plus, de la force, on ne s'en douterait jamais, à voir ma figure... c'est dans les jambes.

HENRI, *intéressé.*

Vraiment?

JULIETTE

Oui, j'ai des mollets comme du fer!

MADAME GAMBIER

Juliette! (*A Henri.*) Alors, vraiment, elle ne vous gêne pas, monsieur Henri?

HENRI

Pas du tout, j'attends un ami, elle déjeunera avec nous.

MADAME GAMBIER

Oh! vous êtes trop aimable! Eh bien, je repasserai la chercher après mon enterrement, vers deux heures... Adieu, ma poulette! (*Elle l'embrasse.*) Ne sois pas indiscrète, surtout!

JULIETTE

Sois tranquille, maman!

HENRI

Au revoir, Armandine!

MADAME GAMBIER

A tantôt, monsieur Henri, et bien des remerciements pour votre bonté. (*Elle sort et se croise avec Jacques qui la regarde un peu étonné.*)

SCÈNE XII

JACQUES, HENRI, JULIETTE

HENRI

Dis donc, Jacques, tu te souviens de Germaine?

JACQUES

Germaine? Non.

HENRI

Mais si, Germaine, dont je t'ai parlé souvent, une petite camarade à moi, quand j'étais étudiant au quartier.

JACQUES

Ah! oui, celle qui ressemblait à une peinture byzantine et qui parlait du nez, oui, oui.

HENRI

Elle avait une amie, une brave femme, Armandine Gambier, la maman de cette jeune fille-là. (*Il désigne Juliette à Jacques.*)

JACQUES, *saluant.*

Mademoiselle!

HENRI

Qui nous fait le plaisir de déjeuner avec nous.

JACQUES, *faisant la grimace.*

Enchanté !

HENRI

Avez-vous faim, Juliette ?

JULIETTE

Je vous crois ! mon croissant de ce matin est comme dans un rêve... (*Elle touche à son chapeau.*) Est-ce que je peux le retirer, mon cabochard ?

HENRI

Comment donc ! (*A Jacques.*) Aide-la, Jacques.

JULIETTE

Oh ! merci ! (*Elle ne trouve pas son épingle.*)

JACQUES, *cherchant.*

Aïe !

JULIETTE

Vous vous êtes piqué ? Sucez votre doigt, rien de meilleur.

JACQUES, *grognon.*

Sacré nom d'un chien !

JULIETTE

Ou tapez-le sur le marbre, bien fort !... (*Elle fait bouffer ses cheveux.*) Ah ! ça leur fait du bien de prendre l'air.

HENRI

A-t-elle de beaux cheveux !

JULIETTE

Ils ondulent naturellement.

JACQUES

Alors, ils doivent être courts !

JULIETTE, *indignée.*

Courts? Ah! bien, vous avez l'œil, vous! courts? Regardez donc un peu s'ils sont courts! *(Elle défait une épingle et ses cheveux tombent sur ses épaules.)*

HENRI

Mâtin!

JACQUES

Le pétrole Hahn!

HENRI

C'est épatant!

JULIETTE

Bien sûr, mais ce que ça tient chaud! *(Elle les secoue.)*

JACQUES, *reculant.*

Eh! attention!

HENRI, *riant.*

Ça te dégoûte?

JACQUES

Ça me fait peur. C'est plein d'embûches, ces machines-là!

HENRI, *même ton.*

Ils sont trop verts!...

JACQUES

Oui, ils répandent une odeur de Cour d'assises.

HENRI

Ah ça! quel âge crois-tu donc qu'a cette enfant?

JACQUES

La terrifiante minorité!

HENRI

Je te dirai, comme elle tout à l'heure : « Tu n'as pas l'œil. » Elle a 21 ans.

JACQUES

Non.

HENRI

Si !

JACQUES

Allons donc !... (*A Juliette.*) Vous devez vous vieillir... Vous ne vous vieillissez pas ?

JULIETTE, *grave.*

Demain, à sept heures du soir, j'aurai mes vingt-et-un ans « résolus ».

JACQUES

Félicitations empressées ! (*A Henri.*) Je crève de faim, moi ; et toi ?

HENRI

Moi, ça commence. (*Il sonne.*)

JULIETTE, *qui remue tout sur la table de toilette.*

Est-ce que vous permettez, monsieur, que j'en prenne un peu ?

HENRI

De quoi ?

JULIETTE

De la pâte, de la pâte d'amandes.

HENRI

Oui, oui, là, là, à droite.

JULIETTE

Oh ! J'ai trouvé ! (*Elle se lave les mains.*)

JACQUES, *bas.*

Ce qu'elle est effrontée, cette fille-là !

HENRI

Elle est drôle ! (*A Gustave qui entre.*) Gustave, vous mettrez un couvert de plus.

GUSTAVE

Bien, monsieur ! (*Il sort en regardant de travers Juliette qui se parfume.*)

JACQUES, *bas.*

Voilà qu'elle se fourre de ton eau de Cologne, à présent.

JULIETTE, *qui a entendu.*

Les mains douces et sentir bon, c'est pour vous faire honneur... J'ai eu tort, monsieur ?

HENRI

Non ! non !

JULIETTE

Ça me fait un plaisir de sentir bon !... d'avoir les mains douces !... Je suis comme au paradis, vous comprenez ! Je me rase tant dans mon couvent !...

JACQUES, *un peu ironique.*

Au couvent ? Vous êtes au couvent ?

JULIETTE

Oui, rue de la Santé. Pourquoi riez-vous ?

JACQUES

Pour rien... c'est que vous n'avez pas la figure d'une pensionnaire, il me semble...

JULIETTE

J'ai la figure de quoi ? D'une religieuse ?

JACQUES

Encore moins. Qu'est-ce que vous y faites, dans votre couvent ? Vous y priez le bon Dieu ?

JULIETTE

Pour sûr ! Mais j'y travaille aussi, et beaucoup, et d'un travail ingrat ! Si vous saviez ! Le matin, n'est-ce pas, il faut être là à sept heures ! Sœur sainte Hermangarde, qui n'est pas teigne à moitié, avec son œil blanc qui soi-disant ne voit rien, mais qui voit tout quand même, nous attend à la porte de l'ouvroir... Elle tient sa montre à la main... — « Ah ! ah ! vous êtes en retard, Juliette Gambier... en retard d'une minute... » — Alors, avec son profil de coin de rue...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Le salon d'Henri, très élégant. Des fleurs, des bibelots rangés avec goût. Porte à gauche troisième plan, porte à droite au premier plan; au fond, grande porte vitrée dans une baie vitrée qui sépare le salon de la salle à manger. Rideaux de vitrage opaques. Cheminée à gauche. Devant la cheminée, face aux spectateurs, un canapé, une petite table ronde et un fauteuil; un autre fauteuil au coin de la cheminée. A droite, une table; à gauche de la table. un fauteuil; à droite, une chaise. Deux lampes allumées. Un feu doux dans la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, HENRI, JACQUES. *Henri est allongé dans un grand fauteuil. Près de lui, sur une petite table, une tasse de café, une boîte de cigares, un cendrier. De l'autre côté de la cheminée, Jacques est allongé également, mais sans table à côté de lui; il faut qu'il se dérange pour prendre sa tasse posée sur le plateau. En robe simple de jeune fille, de tenue modeste, Juliette est debout, près d'Henri et lui tend du feu pour son cigare.*

HENRI, *à Juliette.*

Merci !... (*Elle éteint l'allumette.*)

JULIETTE

Un peu de bénédictine ?

HENRI

Une larme.

JULIETTE, *à Jacques.*

Et vous, monsieur Jacques?

JACQUES

Quelques sanglots... Là... Encore... C'est ça... Merci... (*Elle lui remplit son verre.*) Je croyais que vous deviez aller au théâtre ce soir, tous les deux?

HENRI

Oui, au Gymnase. Mais, au moment de m'habiller, j'ai eu la flemme, et j'ai décidé de ne pas sortir.

JACQUES

Qu'est-ce que l'on donne au Gymnase?

JULIETTE

C'est une première.

JACQUES

Et vous avez laissé perdre vos places?

JULIETTE

Non, Gustave les a portées à une amie d'Henri, madame de Brauver.

JACQUES

Ah?... (*A Henri.*) Elle va bien, « la trépidation même? »

HENRI

Je n'en sais rien, et je m'en fiche!... Je ne l'ai pas revue depuis la scène de l'autre jour, et je compte ne jamais la revoir.

JACQUES

Alors pourquoi lui envoies-tu des places?

HENRI

C'est un *p. p. c*... Et puis, je ne savais qu'en faire...

JACQUES

Tu ne savais qu'en faire? Je te remercie... Et moi?... C'est extraordinaire que tu ne penses jamais à moi!

HENRI, *naïvement*.

Tiens, c'est vrai, je pouvais te les donner.

JULIETTE

Monsieur Jacques n'est pas en habit, il n'aurait pas pu en profiter.

JACQUES

Je vous demande pardon! Je serais très bien allé au Gymnase en jaquette... (*Grognant.*) Mais il n'y a pas de danger que...

JULIETTE, *riant*.

Allons, ne ronchonnez pas!... Qu'est-ce que je dirai, moi, alors?... Savez-vous que j'étais toute prête et qu'il m'a fallu retirer ma robe, une robe neuve, si jolie!... (*A Henri.*) N'est-ce pas qu'elle me va bien, ma robe neuve?

HENRI

Oui, elle te va très bien!... Mais entre l'agrément de mettre une robe neuve pour aller au théâtre et mon plaisir à moi, tu as sacrifié ton agrément, sans hésitation, comme il convient. C'est ainsi qu'il faut agir pour me plaire.

JULIETTE, *douce*.

Oui... (*Un petit silence.*) Puis-je aller chercher

mon ouvrage? Ça ne vous agacera pas de me voir tricoter?

HENRI

Non ; ce soir, ça ne m'agacera pas.

JULIETTE

Dois-je revenir tout de suite, ou vous laisser un peu seuls, vous et M. Jacques?

HENRI

Laisse-nous causer... Reviens dans un moment. (*Il regarde sa montre.*) Il est le quart, reviens à la demie, n'est-ce pas?

JULIETTE, *douce.*

Oui... (*Elle sort.*)

SCÈNE II

HENRI, JACQUES. *Un petit silence. Les deux hommes fument un moment, sans parler.*

JACQUES

Je suis épaté, tu sais!

HENRI

Épaté? De quoi?

JACQUES

De vous deux. Il y a six semaines, quand Juliette a déjeuné avec nous, tu m'as dit : « J'ai envie de la garder quelques jours, puis je la renverrai chez elle avec un petit cadeau... » Là-dessus je pars, je reste absent, j'arrive ce soir, et je

vous trouve en ménage... Tu avoueras que je puis être épaté.

HENRI, *tranquillement.*

Nous ne sommes pas en ménage.

JACQUES, *sursautant.*

Hein ?

HENRI, *scandant ses mots.*

Je ne suis pas l'amant de Juliette.

JACQUES, *incrédule.*

Voyons, voyons...

HENRI

Il y aura deux mois, le 20, qu'elle est ici, qu'elle dort dans la chambre voisine de la mienne, et je n'ai pas une fois, une seule fois, entends-tu, franchi le seuil de cette chambre-là.

JACQUES, *ahuri.*

Pourquoi ?

HENRI

Mon cher, avant ma double rupture avec Élise Verveine et madame de Brauver, j'avais réfléchi longuement, et voici ce que je m'étais dit... : « Malgré ta vigueur, tu commences à ressentir quelques brûlures dans l'estomac, quelques douleurs vagues dans les reins, et aussi, disons tout, certaines... incertitudes fâcheuses. En somme, tu es las. Tu es las d'un tas de choses, des femmes du monde et des grues, des obligations parisiennes et des devoirs chic... Tu pourrais te marier, mais tu risques de tomber sur une péronnelle qui ne se marie que pour avoir son indépendance ou bien pour s'enrichir. Une épouse, c'est une femme entretenue qui a toutes les exi-

gences d'une maîtresse et qui, par-dessus le marché, réclame encore des égards. Alors, que vas-tu faire ? Comment vas-tu orienter ta vie ? Ce qu'il te faudrait, à l'heure présente, ce serait une maîtresse assez femme d'intérieur pour se consacrer à ton bien-être, à tes manies de célibataire douillet et un peu égoïste, et cependant assez voluptueuse pour satisfaire tes appétits de viveur raffiné... »

JACQUES

Le coin du feu et le fond de l'alcôve... La camomille et le Rœderer.

HENRI

Parfaitement ! Donc le jour où Juliette avait déjeuné avec nous, Armandine revint vers trois heures pour chercher sa fille...

JACQUES

Toujours loueuse de chaises à l'Église Saint-Eusèbe, Armandine ?

HENRI

Toujours !... Obéissante, triste, Juliette me disait adieu, quand tout à coup l'idée me vint qu'il suffirait peut-être d'un dressage de quelques jours pour faire, de cette petite, la maîtresse douce, docile, attentive à mes besoins et à mes désirs, que je souhaitais depuis quelque temps. Je dis à Armandine : « Laissez-moi Juliette une semaine, voulez-vous ? »

JACQUES

Et la Gambier de répondre : « Mais comment

donc, monsieur Henri, avec bien des remerciements ! »

HENRI

Non, le croirais-tu, elle a refusé !

JACQUES

L'influence de la chapelle de la Vierge !

HENRI

Il fallait l'entendre !... « Oh ! mais non, monsieur Henri, je ne vous ai pas amené Juliette pour ça ! Une fille dont l'abbé Bruyère aurait voulu faire une religieuse !... » Et elle pleurait comme un veau.

JACQUES

Comment diable veux-tu qu'elle pleure ?

HENRI

Il a fallu que Juliette déclarât qu'elle voulait rester, qu'elle usait de son droit de fille majeure et que personne ne pourrait la séparer de moi.

JACQUES, *railleur.*

Le coup de foudre, alors ? Elle a eu certainement le coup de foudre ! Ce qui me surprend, c'est que tu n'aies pas profité tout de suite de ses bonnes dispositions.

HENRI, *d'un air entendu.*

Mon cher, si je m'étais laissé aller à commettre cette maladresse, j'étais fichu ! Il m'eût été impossible, *après*, de suivre la ligne de conduite que je m'étais tracée... de plier Juliette à mes manies, à mes exigences, de l'éduquer, en un mot, selon l'esthétique particulière que je rêvais... Non, non !

avant d'en faire ma maîtresse, il était urgent de lui façonner le caractère, afin qu'une fois à moi, elle se maintînt sans effort dans la route tracée.

JACQUES

C'est une manière peu banale de comprendre les fiançailles : car en somme, ce sont des fiançailles de la main gauche que vous vivez là tous les deux.

HENRI

Mais oui : des fiançailles de la main gauche.

JACQUES, *railleur.*

Et... quand comptes-tu couronner sa flamme ?

HENRI

Ce soir même.

JACQUES

Ah ! ah ! voilà pourquoi tu as lâché le Gymnase ?

HENRI, *très important.*

Erreur !... J'ai lâché le Gymnase pour une toute autre raison. Tu vas comprendre ! Dire à une femme : « Habille-toi, nous allons au théâtre entendre une pièce nouvelle ; tu verras de jolies toilettes, tu auras un chapeau neuf, tu feras ton petit effet... » et, à la dernière minute, lui déclarer que décidément cela ne te convient plus de sortir, qu'elle ait à retirer sa robe et à passer la soirée à coudre sous la lampe, voilà un admirable exercice d'assouplissement moral. C'est donc comme exercice d'assouplissement moral que j'ai privé Juliette de théâtre ce soir. Et tu as vu toi-

même comme elle a accepté ça ! Ni mauvaise humeur, ni larmes, ni évanouissement. Au contraire, de l'enjouement, une gaîté douce, une grâce charmante !... Vois-tu, mon ami, à ses yeux, tout ce que je fais est bien fait ; tout ce que je décide est excellent. Je ne peux pas avoir tort, je ne peux même pas me tromper. Ah ! mon vieux Jacques, je n'ai pas pour habitude de me gober, mais là, vraiment, comme éducateur, reconnais-le, je n'ai pas mon pareil.

JACQUES, *contraint.*

Le fait est que... Mais l'amour, dans tout ça ?... Qu'est-ce que tu fais de l'amour ?... Tu n'es pas amoureux assurément.

HENRI

Mais si, mais si, elle me plaît beaucoup !... Il y a même eu des moments où, si je ne m'étais pas juré... Ça n'a pas toujours été commode, tu sais... Diable !... Heureusement je m'etais fixé une date, le 12 février, ce soir... Cela soutenait mon courage.

JACQUES

Et la mère Gambier ? Quel est son rôle, à la mère Gambier ?

HENRI

Elle n'en a pas... Depuis six semaines elle n'a pas revu sa fille... Je lui avais écrit de ne pas remettre les pieds chez moi, jusqu'à nouvel ordre, et elle y reviendra ce soir pour la première fois. Tu comprends, je ne voulais pas qu'elle vînt troubler mon travail de dressage.

JACQUES, *haussant les épaules.*

C'est idiot, tout ce que tu me racontes là, simplement idiot!.. Tu vas aux pires désastres et aux plus noirs embêtements, avec cette idée saugrenue de dresser une maîtresse à ton usage!... Sans compter que, pour tes amis, ça manquera de gaîté, ce collage qui va te séparer d'eux forcément

HENRI

Me séparer d'eux? Je voudrais bien voir ça!... Juliette ne faisant pas bon accueil à ceux que j'aime? Non, ce serait trop drôle! Elle ne voit que par mes yeux, je te le répète.

JACQUES

Mon cher, quand j'étais petit, ma mère me disait : « Jacques, si tu es sage cet après-midi, tu auras du dessert ce soir. » J'étais sage pendant l'après-midi ; mais le soir, aussitôt mon dessert avalé, je chambardais tout dans la maison.

HENRI, *haussant les épaules.*

Ça n'a aucun rapport!... Pauvre Juliette! qui tremble devant moi!... Mais pour un regard de travers, la voilà qui rougit, qui pâlit, qui perd contenance!... C'est une petite brebis amoureuse qui n'oserait pas bêler sans mon autorisation.

JACQUES

Jusqu'au jour où elle te défoncera l'estomac d'un coup de tête!

HENRI, *un peu sec.*

Oh! je t'en prie, ne fais pas de psychologie à côté!... Ne juge pas cette enfant du même œil

qui toise les filles de brasserie, tes coutumières amours.

JACQUES

On pâture où l'on peut. Tout le monde n'a pas les moyens d'élever une amante à la brochette.

HENRI

A propos, tu as besoin d'argent ?

JACQUES

J'ai toujours besoin d'argent.

HENRI

Qu'est-ce qu'il te faut ?

JACQUES

Trois louis seraient bien. Cinq louis seraient mieux.

HENRI

Tiens, en voilà six.

JACQUES

Merci. (*Blagueur.*) Veux-tu un reçu ?

HENRI, *même ton.*

Oui, comme d'habitude !... Eh bien, et le *Vélodrôme-Café-Concert* spécialement réservé aux femmes du monde ?

JACQUES

Rien ne va plus. Le prince d'Axile, sur qui nous comptions pour lancer la chose, demande vraiment trop cher.

HENRI

Dommage ! C'était une fameuse idée.

JACQUES

Surtout avec mon projet de chambres meublées

HENRI

Des chambres meublées?... Ce n'est pas par le prince d'Axile qu'il fallait faire lancer ça, c'est par la princesse!

JACQUES

Elle a déjà trois rez-de-chaussée!

HENRI

Oh! alors!

JACQUES

Veux-tu mon avis?... Le Prince est une canaille... et je ne dirai pas ce qu'est la Princesse (*Soupirant.*) Ah! les grandes familles! (*A ce moment la pendule sonne.*)

HENRI

Huit heures et demie!... Tu vas voir comme Juliette est exacte... Je parie qu'elle va entrer à la dernière vibration du timbre. (*En effet, Juliette ouvre la porte du salon et paraît.*)

SCÈNE III

JULIETTE, HENRI, JACQUES, *puis* GUSTAVE. *Juliette s'assied près d'une lampe, et sort d'un petit sac un ouvrage de tricot.*

JULIETTE, *gentiment.*

C'est fini, les secrets?

HENRI

Oui, c'est fini... Qu'est-ce que tu as fait, toi, pendant ce temps-là?

JULIETTE

J'ai compté avec la cuisinière.

HENRI

A la bonne heure.

JULIETTE

Elle s'était trompée de trente-deux sous à son avantage.

JACQUES

Ah ! trente-deux sous, ce n'est pas une affaire !

HENRI, *à Jacques.*

Tu es au-dessus de ça, toi !

JULIETTE

Et puis je lui ai recommandé de mieux choisir vos befteacks... (*A Jacques.*) Tous les matins je lui donne à boire, dans un consommé, le jus d'un gros befteack.

HENRI, *béat.*

Oui, je suis anémique.

JULIETTE

Il a besoin de fortifiants.

JACQUES, *railleur.*

Avec cette mine-là ?... Tu as les oreilles pourpre ! Tu éclates de santé.

HENRI

La mine ne prouve rien... Ainsi les poitrinaires sont généralement colorés !

JACQUES

Tu ne vas pas me faire croire que tu es poitrinaire ?

HENRI

Non, mais j'ai une température au-dessous de la normale. Qu'est-ce que tu as, toi, comme température ?

JACQUES

Je n'en sais rien, et je m'en fiche.

HENRI

Tu dois avoir trente-sept trois, comme tout le monde... Moi, j'ai à peine trente-sept.

JULIETTE, *doucement.*

Trente-six neuf, sous l'aisselle.

JACQUES, *blagueur.*

Pauvre ami !

JULIETTE

Alors, je le remonte avec du jus de viande, de la gelée, du quinquina.

HENRI, *à Juliette.*

Juliette, montre un peu à Jacquot l'ouvrage que tu fais pour moi.

JULIETTE, *se levant pour montrer son travail.*

Voyez, monsieur Jacques.

JACQUES

Qu'est-ce que c'est que ça ?... Une jarretière ?

JULIETTE

Mais non !... une cravate !... Ah ! vrai ! vous n'avez pas l'œil ! (*Henri fait entendre un léger sifflement. Juliette, vivement, à Henri :*) Oh ! pardon ! Je vous demande pardon !...

HENRI, *la rassurant du geste avec bienveillance.*

Bien, bien... Cette fois-ci, ce n'est pas grave...

A la rigueur je pouvais me dispenser de siffler... C'est seulement un petit sifflement avertisseur, pour te rappeler que je ne puis pas souffrir l'argot dans la bouche d'une femme.

JULIETTE, *rembrunie.*

Et moi qui étais si contente que vous n'ayez pas encore sifflé une seule fois ce soir !

JACQUES, *à Henri.*

Alors, ce sifflement ?...

HENRI

Un petit signe conventionnel entre Juliette et moi... lorsqu'elle se trompe...

JULIETTE, *modestement.*

Quand je gaffe...

HENRI

Je la préviens par un sifflement léger... Oh ! rien... à peine... tu as entendu... (*Il siffle.*) Alors elle comprend, s'arrête, ou modifie sa phrase... voilà !

JACQUES, *les regardant tour à tour.*

Eh bien ! Je ne regrette plus de ne pas être allé au Gymnase... Vous me donnez la comédie tous les deux ! Toi, avec ton sifflet ; vous, Juliette, avec votre air si doux, si doux, que je me demande si vous ne vous fichez pas du monde !

JULIETTE, *vivement.*

Oh ! monsieur Jacques, c'est mal, ce que vous dites là, c'est très mal. J'espère que vous plaisantez !

HENRI

Mais oui, mais oui, il plaisante !... Tu ne vas pas prendre au tragique une blague de Jacquot, je pense ?... Et tiens, puisque nous sommes sur ce chapitre-là, que je te fasse une petite observation, veux-tu ?

JACQUES, *railleur*.

Encore ?

HENRI, *grave*.

Toujours ! (*A Juliette.*) Tu prends tout trop à cœur. La moindre chose te bouleverse... pour un rien tu trembles, tu pâlis, les larmes te viennent aux yeux !... Il faut tâcher de modifier cela. Essaye de maîtriser tes nerfs, de te rendre plus maîtresse de tes nerfs, comprends-tu, mon enfant ?... Il est évident que pour un homme, il n'est pas désagréable d'avoir près de soi un petit être impressionnable et vibrant... mais encore faut-il que cette sensibilité passionnée ne s'éparpille pas sur des sujets quelconques... afin qu'aux heures décisives, lorsqu'on y fait appel, on puisse la trouver dans son intégralité absolue... Tu saisis ?... Tu n'as pas l'air de saisir ?...

JULIETTE, *répétant, comme si elle épelait les mots*.

Son intégralité absolue... (*Comme frappée d'une idée.*) Ah ! oui !... oui !

HENRI

Allons, répète et explique.

JACQUES

Comment ? Tu vas lui faire expliquer ?...

HENRI

Certainement, je vais lui faire expliquer... Il faut bien que je me rende compte si, oui ou non, elle a compris... (*A Juliette.*) Va.

JULIETTE, *avec beaucoup de grâce et de gentillesse.*

Voilà !... Quoi que l'on puisse me dire, je ne dois pas m'émouvoir, excepté, cependant, lorsque c'est vous qui me parlez ; et ma sensibilité, je dois la garder pour vous tout seul... Est-ce bien cela ?

HENRI, *à Jacques, d'un air de triomphe.*

Hein ? qu'en dis-tu ?

JACQUES, *contraint.*

Oui... c'est tout à fait très bien. (*Il se lève.*) Mes compliments.

HENRI

Tu t'en vas ?

JACQUES

Dame ! Je ne veux pas être indiscret... (*D'un sourire narquois.*) Surtout ce soir !...

HENRI

Reste encore un moment, il n'est pas neuf heures. (*Au domestique qui entre.*) Qu'y a-t-il ?

GUSTAVE

C'est madame Gambier !

JULIETTE

Maman ?

GUSTAVE

Elle demande si elle peut dire bonsoir à mademoiselle.

HENRI

Mais certainement... Faites-la entrer.

JULIETTE, *timidement.*

Cela ne vous dérange pas ?

HENRI

Du tout... D'ailleurs, tiens, je vais te laisser seule avec elle, et aller fumer, avec Jacques, un cigare sur le balcon.

JULIETTE

Mettez votre pardessus de fourrure.

HENRI

Mais oui, mais oui... (*Il lui donne une petite tape affectueuse sur la joue.*) A tout à l'heure !

JULIETTE

A tout à l'heure... Bonsoir, monsieur Jacques.

JACQUES, *très froid.*

Bonsoir, mademoiselle. (*Ils sortent par la porte de gauche.*)

SCÈNE IV

JULIETTE, *seule. Dès que Henri et Jacques sont sortis, Juliette, changeant soudain d'attitude et de visage, pousse un long soupir de soulagement :* Ah !... Ouf !... *Puis elle s'étire avec lenteur, plénitude et volupté, comme quelqu'un qui vient de se livrer à quelque fatigant exercice. A ce moment entre madame Gambier.*

SCÈNE V

JULIETTE, MADAME GAMBIER

MADAME GAMBIER

Je suis sûre que je fais fuir ton monde!... Monsieur Henri s'en va quand j'arrive!...

JULIETTE

Mais non... mais non.

MADAME GAMBIER, *avec effusion.*

Bonjour, ma chérie... Voilà tout de même six semaines qu'on ne s'est pas vues.

JULIETTE

Mais oui... Ça va bien?

MADAME GAMBIER

Il y a plus malade que moi, Dieu merci!... Et toi, fillette?

JULIETTE

Moi? Regarde. (*Elle se campe.*)

MADAME GAMBIER

On dirait que tu engraisses.

JULIETTE

Un peu!... Et aux endroits qu'il faut... Quant à ma taille, elle ne bouge pas, ma taille!... Toujours mes quarante-huit centimètres sans un fil de plus.

MADAME GAMBIER

Tant mieux... Tu ne m'embrasses pas?

JULIETTE

Si... (*Elle l'embrasse.*) Oh !... Qu'est-ce que tu as mangé ?... Tu sens l'ail !

MADAME GAMBIER

Je sens l'ail ?... Je n'en ai pourtant pas même touché du bout des ongles... c'est une idée que tu te fais.

JULIETTE

Non, non, je t'assure.

MADAME GAMBIER

A moins que ce ne soit mon saucisson de ce matin... Pourtant, depuis ce matin, il a eu le temps de s'émanciper.

JULIETTE, *rectifiant.*

De s'évaporer. Non ! Il ne s'est pas évaporé ! Assieds-toi.

MADAME GAMBIER

Oui... (*Elle s'asseoit.*) Ah ! ça fait plaisir de s'asseoir là dedans... On s'enfonce... c'est doux... Ça me change des chaises en paille de ma chapelle qui me martyrisent les reins, Dieu sait comme !... A propos, j'ai bien des choses à te dire de la part de M. l'abbé.

JULIETTE

Ah ! merci... Il sait exactement où je suis, M. l'abbé ?

MADAME GAMBIER

Mon Dieu, il le sait... à peu près... Je lui ai dit que tu étais chez un monsieur d'un certain âge, très bon pour toi.

JULIETTE

Et il n'a pas répondu, avec son air onctueux : « Il serait préférable, à tous égards, que cette chère enfant fût religieuse. »

MADAME GAMBIER

Non, parce qu'il ne se doute pas, bien entendu, qu'ici... tu... vous... enfin il croit que tu es seulement gouvernante... Je n'ai jamais osé lui dire toute la vérité... Tu comprends, un monsieur prêtre !...

JULIETTE, *froidement.*

Dis donc, maman ?

MADAME GAMBIER

Quoi, mon coco ?

JULIETTE

Tiens-toi bien, tu vas être baba... (*Un petit temps.*) Je ne suis pas la maîtresse d'Henri.

MADAME GAMBIER

Hein ?

JULIETTE

Telle je suis arrivée ici, il y a six semaines, telle je suis encore !

MADAME GAMBIER, *incrédule.*

Non ?

JULIETTE

Si !

MADAME GAMBIER

Et il te garde tout de même ?... Vrai ! On peut dire que c'est un bien bon monsieur !... Il n'y en a pas beaucoup de cet acabit-là, tu sais !... Moi,

je n'en ai jamais rencontré!... Les hommes, sous ce rapport-là, sont pires que les requins des océans sauvages sur les naufragés.

JULIETTE

Là, là, ne t'emballe pas! Je crois, je suis même sûre que ce soir...

MADAME GAMBIER

Ah?...

JULIETTE, *d'un ton d'ironie dure.*

Oui, j'ai compris, à certaines allusions, à quelques plaisanteries, que, ce soir même, il compte me faire l'honneur de devenir mon amant.

MADAME GAMBIER, *choquée.*

Comme tu dis ça d'un air mauvais!

JULIETTE, *même ton.*

Je le dis comme il faut le dire!

MADAME GAMBIER

Voyons, Juliette, il se conduit trop bien avec toi, pour que tu en causes sur ce ton-là. Si c'est comme ça que tu le remercies, en toi-même, de sa délicatesse!

JULIETTE, *même ton.*

Sa délicatesse!

MADAME GAMBIER

Dame! réfléchis un peu... Qu'est-ce qui le forçait à attendre? Il pouvait mettre, le premier jour, ses pantoufles sous ton lit... Au lieu de ça, il attend, il patiente, il se dit, dans son à part: « Je veux qu'elle vienne avec moi, de son gré et de tout cœur. » Ah! fillette! une preuve d'estime

comme ça, c'est plus rare qu'un bal dans une sacristie !

JULIETTE, *qui écoute sa mère d'un air d'indulgence méprisante.*

Tu crois ?

MADAME GAMBIER

Parbleu ! Cet homme-là te rendra heureuse, va ! Tu es partie du bon pied, et c'est le cas de dire que la route est belle... (*Elle se lève.*) Tu vas vivre dans tout ça (*Elle montre les meubles et les murs.*) comme un bijou dans la ouate... douillettement, sans crainte des courants d'air, bien habillée, bien nourrie, servie par des larbins à tes ordres... enfin, tout, quoi !... Ah ! si seulement, quand j'avais ton âge, j'avais eu le quart d'un bonheur pareil, ce que j'en aurais chanté des *Magnificat !*... Pense donc !... Rester chez soi bien tranquille, bricoler dans son ménage, sans se fouler, comme de juste, mais l'œil ouvert, rapport au personnel... enfin, se consacrer à l'homme à qui l'on doit son bien-être et lui prouver par des petits soins, des attentions, et cætera, qu'il n'a pas affaire à une ingrate... C'était mon rêve, ça.. Mais dès que je me croyais dans la tranquillité avec une personne sérieuse, comme par exemple mon monsieur brun des Antilles...

JULIETTE

Ton nègre ?

MADAME GAMBIER

Non, non, pas nègre ! Foncé seulement !... Eh bien ! pouf ! il arrivait quelque chose ; départ,

accident, décès, quelque chose enfin qui me retirait ma chance, comme quand on retire une chaise sous le derrière de quelqu'un qui va s'asseoir.

JULIETTE

Tu t'es trouvée par terre bien souvent?

MADAME GAMBIER

Toujours je me suis trouvée par terre!... Aussi ce que je suis contente que tu aies plus de chance que moi, et que ce bonheur-là t'arrive dès la fleur de ton âge! Il faut être mère, et avoir passé par où j'ai passé pour le comprendre... Ah! mon chéri! tu ne devras rien dans ton quartier, toi, tu marcheras la tête haute, pendant que tout un chacun te saluera et pensera : « Elle est avec un homme riche qui ne lui refuse rien!... » Si j'étais à ta place, tiens, je ne pourrais pas me retenir de crier de joie... Je sauterais, je danserais... (*Gravement.*) Et puis, comme il faut penser à son salut, je remercierais le bon Dieu... Toi, tu restes là, comme une borne. Mais grouille-toi donc!

JULIETTE

Rassieds-toi, veux-tu... Et écoute-moi une seconde... C'est bien à mon tour de causer, n'est-ce pas?

MADAME GAMBIER, *se carrant dans un fauteuil.*

Va, mon coco, va! (*Elle se met un coussin de soie blanche derrière le dos.*)

JULIETTE, *le lui enlevant.*

Non, non, pas celui-là, il est trop susceptible!... Avec ta pèlerine noire! (*Elle lui en met un autre.*)

MADAME GAMBIER

Merci.

JULIETTE, *d'une voix calme.*

Tu ne sais pas ce que je pensais, pendant que tu parlais tout à l'heure?

MADAME GAMBIER

Non.

JULIETTE

Je pensais : Est-il possible qu'une bouche, qui s'ouvre depuis cinquante-quatre ans, en laisse sortir de pareilles!

MADAME GAMBIER, *vexée.*

Eh! mais, dis donc!...

JULIETTE

A ton âge!... Après tout ce que tu as enduré!... Tu aurais vécu sur un lit de roses, avec un bandeau sur les yeux et du coton dans les oreilles, que tu ne parlerais pas autrement!... Vrai, c'est à se demander si, au lieu de cervelle, tu n'as pas de la mie de pain sous le plafond!

MADAME GAMBIER

Tâche d'être polie!

JULIETTE

Que le collage ait été ton rêve à seize ans, je veux bien, j'admets, j'excuse.. on a le droit d'être bête à seize ans!... Mais qu'aujourd'hui tu ne trouves rien de plus beau à souhaiter pour le bonheur de ta fille, alors, là, je réclame un dictionnaire, je ne comprends plus!

MADAME GAMBIER

Pardon...

JULIETTE

Voyons, maman, réfléchis! Ce n'est pourtant pas drôle de vivre chez un homme dans cette condition-là... Réfléchis... On est moins qu'une domestique!

MADAME GAMBIER

Par exemple!

JULIETTE

Certainement! On est moins!... Qu'est-ce qu'une cuisinière et une femme de chambre?... Ce sont des femmes qui font la cuisine et l'appartement... c'est clair, ça, c'est avouable!... La cuisine et l'appartement!... Mais la maîtresse, qu'est-ce qu'elle fait? Dis-le!... Veux tu me le dire?... Je te défie de me le dire!

MADAME GAMBIER, *troublée.*

Mais si... elle est là... pour la chose du sentiment.

JULIETTE

Allons donc! Elle est là pour le plaisir du monsieur, uniquement pour le plaisir! La preuve, c'est que, s'il tombe malade ou s'il a un grand chagrin, il dit à sa maîtresse: « Va-t'en! J'attends ma famille qui va venir me soigner ou me consoler! »

MADAME GAMBIER

Tous ne parlent pas comme ça!

JULIETTE

Presque tous!... Et ils n'ont même pas besoin

d'être malades, ou de chercher une excuse pour vous plaquer... « C'est fini, adieu, file!... » Et il faut s'en aller, pendant que les domestiques, utiles, eux, indispensables, eux, rigolent de voir la patronne, qui commandait la veille, flanquée par la fenêtre comme un vieux bouquet. Et tu crois que j'accepterais cela!... Tu crois que je vivrais près d'Henri, comme tu as vécu près de ton nègre, (*Protestation nouvelle de madame Gambier.*) avec la peur continuelle de perdre ma position?... Ah! mais non! tu ne m'as pas regardée!... Regarde-moi donc un peu!... Est-ce que j'ai l'œil de quelqu'un qui tremblera toute sa vie, pour en arriver à pleurnicher la même complainte que toi?... Non, non, assez d'un couplet! Je ne suis pas en voix pour cet air-là, moi!

MADAME GAMBIER, *impressionnée.*

Bien sûr qu'il y a de fichus moments... Mais dans tout, il faut en supporter...

JULIETTE

Pourquoi faut-il en supporter? Puisqu'il y a le bon et le mauvais sort, pourquoi se dire : « Je suis créée pour le mauvais sort! » Tiens, ça me rappelle le jour où nous sommes allées à l'Opéra, tu sais, à la représentation gratuite... Si je t'avais écoutée, nous grimpions au dernier étage, aux places bon marché, d'où l'on ne voit rien du tout, au lieu d'entrer dans une bonne loge et de nous asseoir au premier rang.

MADAME GAMBIER

Une avant-scène!... Tu as voulu nous mettre dans une avant-scène!

JULIETTE

Dans ce qu'il y avait de meilleur, oui, oui, j'ai choisi ce qu'il y avait de meilleur... c'est mon genre à moi, j'aime le premier choix en tout.

MADAME GAMBIER

Encore faut-il pouvoir !

JULIETTE

On peut ce que l'on veut.

MADAME GAMBIER

Tu es trop intrépide dans ce que tu es ! Tu as tort de mépriser ce qui ferait le contentement des autres... Ainsi, par exemple, pour M. Henri...

JULIETTE, *sèche.*

Ne parlons plus d'Henri, veux-tu ?

MADAME GAMBIER

Pourquoi ?

JULIETTE

C'est inutile.

MADAME GAMBIER

Mais pourtant...

JULIETTE

Tu as tes idées sur lui, j'ai les miennes, elles ne se ressemblent pas... A quoi bon discuter ?

MADAME GAMBIER

On n'a pas besoin de discuter... Dis-les, tes idées, pour voir...

JULIETTE

Non.

MADAME GAMBIER

Si ! dis-les !

JULIETTE

Non, là !... Non, c'est non !

MADAME GAMBIER

Quelle enfant !... Si c'est comme ça que tu as confiance dans ta mère !... dis-les donc, tes idées, voyons.

JULIETTE

Pas la peine, tu ne comprendrais pas.

MADAME GAMBIER

Tout ça, ce n'est pas des raisons, c'est pour m'embrouiller !... Réponds donc un peu ce que tu veux faire, rapport à M. Henri.

JULIETTE

Tu verras.

MADAME GAMBIER, *craintive.*

Pas la mauvaise tête au moins? (*Juliette a un sourire mystérieux.*) Tu n'as pas envie de retourner rue de la Santé? Et c'est ce qui arriverait, si tu refusais de rester ici... Tu ne vas pas refuser de rester ici ?

JULIETTE

Je ne dis pas ça, mais...

MADAME GAMBIER

Mais quoi?

JULIELTE

Rien !

MADAME GAMBIER, *à la fois émue et solennelle.*

Juliette, tu me fais peur !...

JULIETTE, *riant.*

Ne t'émotionne pas. L'imprudence et moi, ça

fait deux. Tu seras contente un jour, je te le promets... Allons, ouste ; maintenant, la conférence est terminée ! comme dit l'abbé Bruyère.

MADAME GAMBIER, *malgré elle.*

Ite, Missa est. (*Elle se lève et s'aperçoit que, de ses pieds boueux, elle a sali le tapis. Avec son mouchoir de poche, elle veut effacer la tache.*)

JULIETTE

Laisse ça, va, laisse ça.

MADAME GAMBIER

Mais tout à l'heure, pour le coussin, tu avais si peur que je le salisse.

JULIETTE

Parce que, sur le satin clair, une tache pouvait se voir, tandis que, dans les dessins du tapis...

MADAME GAMBIER

La tache y est tout de même...

JULIETTE

Oui, mais on ne la voit pas !... Allons, bonsoir maman ! (*Elle l'embrasse.*) Oh ! (*Elle recule.*) C'est insensé !... Tu n'avais donc pas d'office aujourd'hui, que tu t'es fourré de l'ail comme ça ?

MADAME GAMBIER

Si ! Un mariage, ce matin.

JULIETTE

Au maître-autel ?

MADAME GAMBIER

Non, à la vierge, une messe basse... du petit monde...

JULIETTE

Ah ! bon ! (*Entre Jacques.*)

SCÈNE VI

JULIETTE, MADAME GAMBIER, JACQUES

JACQUES

Je vous demande pardon. Vous n'avez pas vu un papier? (*A madame Gambier.*) Bonjour, madame.

MADAME GAMBIER

Bonjour, monsieur... Un papier?... Vous avez perdu un papier?

JACQUES

Oui, un papier rose .. un papier auquel je tiens beaucoup. (*Il cherche des yeux.*)

MADAME GAMBIER, *empressée.*

Attendez ! Je vais voir...

JULIETTE, *sèche.*

Laisse donc, maman, laisse donc. (*Elle la pousse légèrement vers la porte.*)

MADAME GAMBIER, *à Jacques.*

Bonsoir, monsieur... Il faut espérer que... (*A Juliette.*) Tu seras raisonnable, dis, mignonne?

JULIETTE

Mais oui, mais oui, sois tranquille ! (*Elle la reconduit, pendant que Jacques continue à chercher.*

SCÈNE VII

JULIETTE, JACQUES

JULIETTE

Vous ne le trouvez pas?

JACQUES

Non, c'est inouï!

JULIETTE, *sans chercher.*

Vous êtes sûr de l'avoir perdu ici?

JACQUES

Sûr? Mon Dieu, il me semble... (*Il fouille dans ses poches et trouve le papier.*) Ah! le voilà!... C'est une reconnaissance du Mont-de Piété. (*Il plie le papier avec soin et le serre dans son portefeuille.*)

JULIETTE

Où est Henri?

JACQUES

Dans sa chambre... Il m'a prié de l'avertir quand votre mère serait partie. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

JULIETTE

Attendez!

JACQUES, *étonné, s'arrêtant brusquement.*

Vous dites?

JULIETTE

Je dis : Attendez!... J'ai besoin de causer un instant avec vous.

JACQUES, *s'asseyant.*

A vos ordres !

JULIETTE, *lentement.*

Monsieur Jacques, que vous ai-je fait ?

JACQUES

Comment ?

JULIETTE

Vous avez très bien entendu... que vous ai-je fait ?

JACQUES

Mais rien du tout... Pourquoi me demandez-vous cela ?

JULIETTE

Pour savoir... Devant Henri, tout à l'heure, pourquoi avez-vous dit que j'avais l'air de me ficher du monde ?

JACQUES, *sèchement.*

Parce que c'est mon sentiment.

JULIETTE

Alors, vous croyez que je me moque de vous ?

JACQUES

Pas de moi, non.

JULIETTE

D'Henri ?

JACQUES

Oui.

JULIETTE

Merci ! (*Un petit temps.*) Vous vous trompez.

JACQUES, *railleur.*

Tant mieux !

JULIETTE

Vous vous trompez absolument. Cette douceur, cette docilité, qui peuvent vous paraître exagérées, ne sont, en somme, que des preuves d'amour. J'aime Henri, et rien ne me coûte pour lui plaire. Voilà la vérité.

JACQUES, *souriant.*

Vous en avez de bonnes !

JULIETTE

Vous ne me croyez pas ?

JACQUES, *riant.*

Mais si, mais si !... Je crois toujours ce que disent les femmes !... Pourquoi mentiriez-vous ?... Où serait votre intérêt de mentir ?

JULIETTE

Avec vous, je n'en aurais aucun, en effet... Aussi, tenez, je vais être très franche à présent.

JACQUES

Vous cachiez donc votre jeu tout à l'heure ?

JULIETTE

Non ! Je le préparais seulement. (*Un petit temps.*) Monsieur Jacques ?

JACQUES

Mademoiselle ?

JULIETTE

Vous savez sans doute que je ne suis pas la maîtresse d'Henri ?

JACQUES

Que vous ne l'êtes pas encore, oui, je le sais.

JULIETTE, *lentement.*

Mon intention formelle est de ne l'être ni ce soir, ni demain, ni jamais, entendez-vous? Jamais !

JACQUES, *sans surprise.*

Bon ! Bon ! Je vous vois venir ! Le petit hôtel, les deux chevaux, le collier de perles !... C'est l'histoire éternelle de la dragée haute. On a beau la connaître à fond, elle prend toujours !... Eh bien, essayez, pourquoi pas ? Petite poulette deviendra grande. Quoi de plus naturel ?

JULIETTE, *avec dédain.*

Une grue, moi ?

JACQUES, *rectifiant.*

Une femme chic !

JULIETTE

Ah ! mais non ! Je veux mieux que ça !

JACQUES

Quoi donc ?

JULIETTE

Vous ne devinez pas ?

JACQUES

Ah ça ! est-ce que par hasard ?...

JULIETTE, *très simplement.*

Oui, je veux être madame Courtial.

JACQUES, *après un instant de surprise, se remettant froidement.*

Bigre ! Vous n'êtes pas dégoûtée !... Seulement, voilà, pour se marier il faut être deux, et Henri ne voudra pas, lui.

JULIETTE

Qu'en savez-vous ?

JACQUES

Il n'est pas si ramolli que vous pensez ! Il ne voudra pas !... Et si, par hasard, il était assez fou, assez idiot, assez .. eh bien ! il a des amis qui...

JULIETTE

Quels amis ?

JACQUES

Mais des amis... moi, par exemple, qui saurais l'empêcher de se mettre la pierre au cou !

JULIETTE

Vous croyez donc que je le rendrai malheureux ? Rassurez-vous. Je ne le rendrai pas malheureux. D'abord, je ne le tromperai pas.

JACQUES, *railleur.*

Oui, oui...

JULIETTE, *l'imitant.*

Quoi? oui, oui...

JACQUES

Marchez toujours !

JULIETTE

Enfin ce n'est pas, j'imagine, parce que j'ai commis une faute ? Bien des jeunes filles du monde, elles aussi, ont commis des fautes, et ça ne les empêche pas de...

JACQUES

« Jeune fille avec tache, un million de dot. Rien des agences... »

JULIETTE

Ah! Vous m'ennuyez! Ecoutez-moi sérieusement, voulez-vous?

JACQUES

Jamais de la vie!... Je ne vous écouterai pas une seconde de plus! C'est une blague, n'est-ce pas? Eh bien, elle a suffisamment duré! En voilà assez!... Ne comptez plus sur moi pour vous donner la réplique, ni à présent, ni plus tard. Je ne vous prends pas en traître, hein? Si j'ai de l'influence sur Henri — et j'en ai — vous ne l'épouserez pas, là, c'est compris?

JULIETTE, *lentement.*

Je ne l'épouserai pas?

JACQUES, *s'emportant.*

Non, non, cent fois non!

JULIETTE

Pourquoi vous emportez-vous? Regardez comme je suis calme, moi! Alors, vous l'empêcherez de m'épouser?

JACQUES

Je l'en empêcherai.

JULIETTE

Par intérêt pour lui naturellement?

JACQUES, *sincère.*

Sans doute!... Je lui dois trop, il s'est montré bon pour moi, pendant de trop longues années pour que j'hésite à le sauver de ce péril-là.

JULIETTE, *railleuse.*

C'est beau, la reconnaissance! (*Un petit temps.*)

Monsieur Jacques?... Etes-vous bien sûr, en ce moment, de ne songer qu'à l'intérêt d'Henri ?

JACQUES, *étonné.*

Quoi ?

JULIETTE

Etes-vous bien sûr de ne pas penser aussi un peu à vous ?... de ne pas vous dire : « Eh ! mais, eh ! mais, voilà une petite bonne femme qui, si elle devenait madame Courtial, modifierait les habitudes de la maison ! » *Jacques veut protester, elle continue.* Et elles sont plutôt agréables pour vous, les habitudes de la maison ! Votre couvert mis tous les jours...

JACQUES, *se révoltant.*

Ah ! mais, dites donc !

JULIETTE, *poursuivant.*

Même quand nous dînons en ville ! Les louis d'Henri qui sautent si facilement de sa poche dans la vôtre !... Ecoutez, je comprends que vous ayez un peu la frousse de perdre ces agréments-là, mais ne me la faites pas au dévouement pour Henri, voulez-vous ?

JACQUES, *railleur.*

« La frousse », « ne me la faites pas... » C'est de l'argot, ça, hein ?... Le sifflet s'impose !... mais je ne vous sifflerai pas, moi. Je m'amuse trop.

JULIETTE

Oh ! ne blaguez pas ! Vous n'avez pas envie de rire, vous ne vous amusez pas du tout. Vous êtes joliment inquiet, au contraire. Si vous voyiez

votre figure !... Allons, allons, remettez-vous !... Le mal que je vous veux tiendrait sur le dos d'une mouche, comme dit maman !... Quand je serai la patronne, il n'y aura rien de changé pour vous !... Vous trouverez toujours votre place à table, et je vous laisserai taper Henri !

JACQUES

Je vous remercie beaucoup, mais ce n'est pas encore fait, cette affaire-là, et nous aurons le temps d'en recauser. Vous pouvez supposer tout ce qui vous fera plaisir, je m'en fiche... Il n'y a qu'une chose qui compte pour moi dans tout cela : mon affection pour Henri !... Henri est le seul être qui m'ait secouru aux heures noires de ma vie : je lui en suis reconnaissant. Ça vous épate ? C'est comme ça !... Je lui en suis re-con-nais-sant !.. Je l'aime comme un frère. Je lui suis dévoué comme un caniche... (*Il crie.*) Comme un caniche, voilà !

JULIETTE

Oh ! ne criez pas si fort... Ce n'est pas la peine ! Henri n'est pas derrière la porte... (*Un silence.*) Monsieur Jacques ?

JACQUES, *sec.*

Mademoiselle ?

JULIETTE

Vous avez été au collège avec Henri, je crois ?

JACQUES

Oui... Nous étions dans la même classe.

JULIETTE

Je suis sûre que vous l'aidiez à faire ses devoirs...

JACQUES

Qu'en savez-vous?

JULIETTE

Vous deviez être très bon élève...

JACQUES, *se déridant.*

J'étais toujours premier.

JULIETTE

Là, vous voyez... Et Henri, malgré son intelligence, — car il est très intelligent, Henri, — devait être moins bon élève que vous.

JACQUES

C'était un cancre, ce brave Henri, un simple cancre ! (*Changeant de ton et soupirant.*) Ah ! ce temps-là est loin !

JULIETTE

Le sort n'est vraiment pas juste !... Tout pour les uns, rien pour les autres !

JACQUES

Oh! Henri mérite son bonheur ! car il est bon, Henri !

JULIETTE

Excellent ! (*Un temps.*) Dites donc, monsieur Jacques, vous avez été très malheureux ?

JACQUES

Je crevais la faim, tout bonnement, quand Henri m'a retrouvé !

JULIETTE

C'est ce qu'il m'a dit.

JACQUES

Ah ! Il vous l'a dit?

JULIETTE

Oui... C'est si naturel de parler du bien qu'on fait !

JACQUES

Très naturel.

JULIETTE

Et puis, d'Henri à moi, ça n'a pas d'importance.

JACQUES

Aucune importance !

JULIETTE

Encore hier, tenez, il me disait : « Si tu avais vu dans quel état j'ai retrouvé ce pauvre Jacquot, il y a dix ans !... Il n'avait pas mangé depuis trois jours. »

JACQUES

Ah ! non ! vingt-quatre heures !... Et c'est déjà bien suffisant.

JULIETTE

Oh ! vous savez, trois jours ou vingt-quatre heures sans manger, quand on est riche comme Henri, on ne fait pas la différence... Cela m'a tout de suite intéressée à vous... oui... surtout quand Henri a fait votre imitation.

JACQUES, *frappé.*

Mon imitation ?

JULIETTE

Non, non, pas votre imitation... Je m'explique mal... Il imitait l'air malheureux que vous aviez ce soir-là, simplement !

JACQUES

Ah ?

JULIETTE

Il avait relevé son col, il tremblait comme quelqu'un qui n'a pas de linge et qui a froid... Enfin, je vous assure, ça me faisait tellement pitié, que je n'ai pu m'empêcher de crier : « Non, non, je vous en prie, n'imitez plus ce pauvre M. Jacques, j'en rêverais ! »

JACQUES

Je vous remercie... (*Ricanant.*) Mais je ne savais pas à Henri ce talent d'imitation.

JULIETTE

Mais non, encore une fois, ce n'était pas une imitation... il ne voulait pas se moquer de vous... Je suis désolée de vous avoir raconté ça... Vous m'avez mal comprise.

JACQUES

Du tout ! du tout !

JULIETTE

Si ! c'est très ennuyeux ! (*Changeant de ton.*) Ah ! à propos, qu'est-ce que c'est donc, au juste, que l'Hospitalité de Nuit ?

JACQUES

Mais vous ne connaissez que ça... c'est un asile où l'on recueille les vagabonds et les mendiants.

JULIETTE

Ah !

JACQUES

Pourquoi cette question ?

JULIETTE

Pour rien.

JACQUES

Mais si, mais si, pourquoi ?

JULIETTE

Eh bien ! Henri disait... (*Se reprenant.*) Oh ! non, je ne veux pas vous répéter ça... D'ailleurs, il le disait sans mauvaise intention, et vous auriez tort de lui en vouloir.

JACQUES

Mais quoi, nom d'un chien ?

JULIETTE

Eh bien ! aujourd'hui même, comme la cuisinière refusait de faire des épinards pour le dîner, sous prétexte que vous ne les aimez pas, Henri lui a dit : « Ne vous occupez pas de Jacquot ; sans moi, il coucherait à l'Hospitalité de nuit. »

JACQUES

Il a dit ça !

JULIETTE

Oh ! sans méchanceté !

JACQUES

A la cuisinière ?

JULIETTE

Je vous assure que vous auriez tort d'en vou-

loir à Henri... Tout cela, c'est de l'insouciance d'homme riche !

JACQUES, *protestant.*

Pardon, pardon !...

JULIETTE

Oui, je sais ce que vous allez me dire : « On peut être riche et délicat... » Allez, mon pauvre monsieur Jacques, les gens qui paient en veulent toujours pour leur argent.

JACQUES

Comme c'est vrai, ça !

JULIETTE

Henri a beau être excellent... il a beau vous aimer... Pour avoir ces délicatesses-là, il faut être une femme et avoir fait de la misère comme moi... Voyez-vous, pour les gens riches, le pauvre est un inférieur.

JACQUES, *entre ses dents, presque à voix basse.*

Les gens riches... ah ! les salauds ! (*Un temps.*)

JULIETTE, *s'approchant de Jacques.*

Monsieur Jacques ?... On est amis alors ?

JACQUES, *après une hésitation.*

Peut-être... (*Juliette lui tend la main. Il la prend lentement et la serre. Entre Henri.*)

SCÈNE VIII

JULIETTE, HENRI, JACQUES

HENRI, *à Jacques.*

Eh bien ! dis donc, c'est comme ça que tu viens m'avertir, toi ? (*Jacques ne répond que par un grognement. A Juliette.*) Elle est partie, ta mère ?

JULIETTE

Oui.

HENRI, *à Jacques.*

Alors, mon vieux, je ne te retiens pas. C'est pour avoir l'honneur de te remercier. (*Il lui tend la main.*) Bonsoir !

JACQUES, *froidement.*

... Bonsoir ! (*Il fait un pas vers la porte.*)

HENRI

Ah ! Attends un peu ! Il me semble que j'avais une commission à te donner pour demain matin. (*Il cherche.*) Que diable ça peut-il être ?... C'est trop fort, j'y ai songé en dînant, au moment où l'on servait les épinards... (*Jacques fait une grimace.*) Et je me disais : « Il faudra que Jacquot me fasse cette course-là demain matin. » (*Il cherche.*)

JACQUES

Tu la feras faire par Gustave, ta course.

HENRI

Ah ! j'ai trouvé !... Par Gustave ? Non, c'est trop loin. Va, demain avant dix heures, rue Delappe, près de la Bastille... une petite rue noire, habitée seulement par des Auvergnats, marchands de salaisons d'Auvergne... Tu verras, chez un marchand de jambons, à gauche, au 11 ou au 12, une chaufferette ancienne, en cuivre ciselé, épatante ! Offres-en froidement cent sous ; elle vaut cinq louis. La bonne femme, qui est seule à cette heure-là, acceptera sûrement. Tu as compris ?

JACQUES

A moins d'être bouché... oui, mais voilà, demain, je suis occupé.

HENRI

A quoi ? tu n'as rien à faire !. . Allons ! c'est entendu, tu prendras l'omnibus, je te le rembourserai ! Au revoir, mon vieux, au revoir. (*Il le pousse amicalement vers la porte.*)

JACQUES, *à Juliette.*

Bonsoir, mademoiselle.

JULIETTE, *modestement.*

Bonsoir, monsieur. (*Jacques sort.*)

SCÈNE IX

JULIETTE, HENRI

HENRI

Hein, les associations d'idées ?... Épinards m'a fait songer à jambon ; jambon, rue Delappe ; rue

Delappe, chaufferette Louis XVI. C'est curieux, n'est-ce pas ?

JULIETTE

Très curieux.

HENRI

Maintenant, parlons de nous. (*Il s'assied.*) Tu ne t'assieds pas ?

JULIETTE, *s'asseyant.*

Mais si.

HENRI

Plus près. Viens plus près. (*Il l'attire près de lui.*)

JULIETTE, *résistant.*

Je suis bien là.

HENRI

Non, tu es trop loin, pour ce que j'ai à te dire.

JULIETTE, *s'approchant très peu.*

Eh bien, voilà !

HENRI, *lui prenant la main.*

Juliette...

JULIETTE

Monsieur Henri ?

HENRI

Ne m'appelle plus M. Henri... Je te permets.. je te demande même de me dire : Henri... Henri... tout court... Veux-tu?

JULIETTE

Oh ! je n'ose pas.

HENRI

Si ! ose !

JULIETTE, *timidement.*

Henri...

HENRI

C'est ça... Tu le dis très gentiment... Répète encore : Henri !

JULIETTE, *d'un ton confus.*

Henri...

HENRI

Bon ! Là, nous voilà tous deux, Henri et Juliette, Juliette et Henri, comme deux amoureux, l'un à côté de l'autre, causant en nous donnant nos petits noms. . Cela ne te fait pas plaisir ?

JULIETTE, *réservée.*

Oh ! oui.

HENRI

Moi, je suis très content... mais très content !... Sais-tu que j'ai quelque mérite d'avoir retardé depuis six semaines cette heure charmante ?... Et sais-tu pourquoi je l'ai retardée ?

JULIETTE

Non.

HENRI

Parce que, ma petite Juliette, j'avais entrepris une tâche, une tâche très délicate qu'il me fallait accomplir avant de pouvoir te parler à cœur ouvert... Cette tâche consistait à faire de toi ce que tu es aujourd'hui... Je te voulais des qualités que j'estime indispensables à la petite camarade de ma vie... qualités que, grâce à mes efforts, à ma patience, et, il faut le reconnaître, à ta bonne

volonté et à ta soumission, tu as fini par acquérir... Tu es, à présent, tout à fait celle qu'il me faut et que je souhaite... Je puis donc te dire, certain du bonheur que nous goûterons l'un par l'autre : « Juliette, aimons-nous ! » *(Il l'attire à lui.)*

JULIETTE, *reculant.*

Oh ! monsieur Henri ?...

HENRI, *s'exaltant.*

Henri ! dis : Henri !... Henri tout court !

JULIETTE

Oh ! Henri ! que faites-vous ?

HENRI

Je t'embrasse !... Voilà ce que je fais !... Et c'est très bon de t'embrasser ! oui, c'est très bon ! *(Il l'attire de nouveau à lui, un peu brutalement.)*

JULIETTE

Laissez-moi... ne me serrez pas comme ça... Vous... Oh ! vous m'étouffez !...

HENRI, *l'entraînant.*

Viens ! viens !

JULIETTE

Où ?

HENRI

Viens !

JULIETTE

Non, non !... Oh ! non ! Henri, comment ! vous voulez ? oh ! c'est vous qui voulez !...

HENRI

Oui, je veux... oui... oui, je te veux, là, je te veux ! Juliette, je te veux !

JULIETTE

Moi, votre maîtresse, Henri ?

HENRI

Oui, ma maîtresse ! ma maîtresse chérie !

JULIETTE, *avec honte.*

Oh !

HENRI

Tu verras, tu verras comme je te rendrai heureuse, comme tu seras heureuse!

JULIETTE

Votre maîtresse, moi !

HENRI

Chérie ! J'ai dit : maîtresse chérie !

JULIETTE

Mais c'est impossible !

HENRI

Pourquoi impossible, puisque je t'aime ?

JULIETTE

Mais moi, je ne peux pas, je ne veux pas, non, non, je ne veux pas.

HENRI

Tu ne veux pas ? Tu ne veux pas être à moi, à Henri, à ton Henri ?

JULIETTE, *très agitée.*

Non, non ! Oh ! monsieur Henri !

HENRI, *impétueux.*

Henri !

JULIETTE

Oui, Henri ! Comment pouvez-vous penser,

comment pouvez-vous croire que j'accepterais ?... Oh ! c'est affreux! c'est affreux ! (*Elle se cache la figure dans ses mains.*)

HENRI, *interloqué.*

Qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce qui te prend ?

JULIETTE, *toujours la figure dans ses mains.*

Oh ! une idée semblable !... Vous, vous! Une idée semblable !

HENRI

Une idée semblable ?... Mais elle n'a rien de monstrueux, mon idée !... On dirait, ma parole... Voyons, tu ne t'attendais pas à ce que nous vivions éternellement l'un à côté de l'autre, comme frère et sœur ? (*Juliette secoue la tête.*) Alors, quoi, que pensais-tu ? Dis-le, voyons, qu'espérais-tu ? Parle ! (*Juliette détourne la tête.*) Pour faire une scène pareille, pour te mettre en un tel état, il est évident que tu comptais sur autre chose !... sur quoi ?... (*Il cherche.*) Sur quoi ? (*Il cherche.*) Je ne vois vraiment pas ce que tu pouvais désirer !... (*Il cherche.*) Ah ! ça, est-ce que ?... Oh ! non ! ce serait trop fou ! Est-ce que tu te serais mis en tête de te faire épouser ? (*Juliette baisse les yeux.*) de te faire épouser par moi ? (*Il élève la voix.*) Par moi ? Oh ! je t'en prie, ne détourne pas les yeux comme ça, regarde-moi, regarde-moi bien en face ! C'est ça, dis, c'est ça ? Tu veux te faire épouser par moi ? Tu voudrais que je t'épouse, moi ? (*Il rit.*) Moi ?

JULIETTE, *doucement.*

Pourquoi pas ?

HENRI, *l'imitant.*

Pourquoi pas ?... Dis donc, mon petit, il ne faut pas me la faire à la vierge pure, je n'ai pas besoin d'excitants, tu sais... Je n'en suis pas là, Dieu merci !... Allons, allons, viens !

JULIETTE, *calme.*

Non.

HENRI

Non ?... Tu refuses d'être à moi ?

JULIETTE

Je ne refuse pas d'être à vous, je refuse d'être votre maîtresse.

HENRI

Alors, c'est sérieux ? Tu as mis dans ta caboche de t'appeler madame Courtial, et de faire, d'Henri Courtial, le gendre de la mère Gambier ? La mère Gambier ! (*Il rit.*) Écoute, Juliette, je ne veux rien te dire de pénible ; mais je ne me vois pas beaucoup le gendre de la mère Gambier... je ne me vois même pas du tout !... elle a un peu trop fait la noce, entre nous, la mère Gambier. Songe que je l'ai connue dans une brasserie près de l'Odéon, il y a vingt-deux ans, et que, si elle avait été un peu plus grasse, c'est peut-être moi qui serais ton père !... Quant à toi...

JULIETTE, *craintivement.*

Oh !

HENRI

Quant à toi, que tu puisses penser une minute à te faire épouser, j'avoue que cela me dépasse !...

Je te croyais plus modeste, plus raisonnable !... Après ton aventure avec Saumon...

JULIETTE, *éclatant en sanglots.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

HENRI

Eh bien, quoi ? quoi ? tu pleures à présent, tu pleures ?... Pourquoi pleures-tu ?... C'est parce que je te parle (*Avec mépris.*) de ce... ténor ?... Cependant, il faut bien que je te déclare qu'après une pareille aventure, tu ne peux pas aspirer à porter le nom de Courtial !... Vraiment, ce ténor !... (*Juliette a un sanglot si violent qu'il s'arrête.*) Bien ! bien ! n'en parlons plus.

JULIETTE, *d'une voix entrecoupée.*

Oh ! oui ! oui ! Je vous en supplie !... Je vous en supplie !... N'en parlons plus.

HENRI

Allons ! allons ! Calme-toi... Tu es toute bouleversée... Es-tu sotte de te bouleverser ainsi ! (*Il lui tape dans les mains.*) Voyons, voyons... Là ! là ! là !... Ça va-t-il mieux ?

JULIETTE, *se remettant lentement.*

Oui, oui, ça va mieux... merci !

HENRI

Tu vois... tu vois où ça nous a amenés, ton idée saugrenue, ton idée folle de mariage ? A te faire de la peine, à te faire du mal !... Mais non, quand je dis : ton idée, je me trompe... Elle n'est pas de toi cette idée là... Veux-tu me faire plaisir ? sois franche. Avoue que c'est la mère Gambier

qui t'a soufflé ça! Avoue-le! Tu n'y aurais pas songé, toi!... Je te connais, je te connais très bien depuis six semaines que je t'observe; ça ne te serait jamais venu à l'esprit! Avoue que c'est la mère Gambier, ce soir, qui t'a dit: « Fillette, tâche de te faire épouser. »

JULIETTE

Non, au contraire.

HENRI

Au contraire?

JULIETTE

Maman est partie désolée, parce que je lui ai déclaré que je ne voulais pas être votre maîtresse.

HENRI

Mais pourquoi, nom d'un chien, pourquoi ne veux-tu pas être ma maîtresse?... Tu es là à répéter toujours la même phrase. (*Il l'imite.*) « Je ne veux pas être votre maîtresse. » Tu me ferais sortir de mon caractère à la fin! Ma maîtresse! Si ça m'avait plu, il y a longtemps que tu le serais, ma maîtresse!... Le jour même de ton arrivée ici! Parfaitement! si ça m'avait plu! Et tu n'aurais pas fait tant de manières! Voyons! Est-ce vrai?

JULIETTE, *calme.*

C'est vrai!

HENRI

Ah! je ne suis pas fâché que tu le reconnaisses.

JULIETTE

Non seulement je n'aurais pas fait de manières, comme vous dites, mais il y a six semaines, j'aurais été très contente d'être à vous.

HENRI

Alors, pourquoi, maintenant?...

JULIETTE

Mais qu'est-ce que j'étais, il y a six semaines? Rien, moins que rien. Une petite malheureuse qui ne se doutait seulement pas de la différence qu'il y a entre le bien et le mal. Personne ne me l'avait apprise, à moi, cette différence-là. Maman ne la connaissait pas elle-même.

HENRI

Dame, ça!

JULIETTE

Quant au brave abbé Bruyère, il était vraiment trop rasoir! (*Elle sourit, se ravise.*) Non, non, ça c'est de l'argot et je ne parle plus argot maintenant! Cette différence entre le bien et le mal, c'est vous, monsieur Henri, qui me l'avez apprise. Mais tenez, dès le premier soir, en ne faisant pas de moi votre maîtresse, vous m'avez donné l'idée que j'étais autre chose qu'une pauvre fille... Et une fois cette idée-là entrée dans ma tête, toutes mes autres idées devaient changer petit à petit. Aujourd'hui, si je ne suis plus la même, est-ce que ce n'est pas vous, vous seul qui m'avez transformée? Vous m'avez donné le goût de l'existence régulière, calme, honnête; oui, oui,

honnête. Et plus vous attendiez pour me demander d'être à vous, plus j'étais convaincue que vous ne feriez pas de moi votre maîtresse, mais votre femme pour de vrai. En me donnant toutes les qualités qu'on voudrait trouver chez celle qu'on épouse, vous m'avez donné l'ambition d'être épousée, moi aussi... Et je puis bien le dire, je vous voyais si heureux auprès de moi, si heureux par moi, que cette ambition-là me semblait, au monde, la chose la plus naturelle.

HENRI

Peuh !

JULIETTE

Voyons, ne reculez pas le moment où vous pourrez être soigné, dorloté, par une petite Juliette qui vous aime et qui vous aimera encore bien plus fort, vous verrez.

HENRI

Tu m'aimes ? C'est bien vrai, cela ?

JULIETTE

Regardez-moi... Regardez mes yeux ? Est-ce que ce sont des yeux menteurs ? Regardez-les. Regardez-les bien. (*Elle plonge ses regards dans ceux d'Henri, amoureusement.*)

HENRI, *troublé*

Ah ! petite fûtée, donne-moi ta bouche.

JULIETTE

Non.

HENRI

Si !

JULIETTE

Non, ma joue, tenez, ma joue, je veux bien ! (*Elle lui tend sa joue. Il veut lui embrasser les lèvres. Habilement elle lui échappe.*)

HENRI

Comme c'est malin ! Si tu te crois habile en te faisant désirer ainsi, tu te trompes joliment. Écoute-moi ! J'aimerais mieux ne jamais t'avoir, tu entends ? ne jamais t'avoir, que de t'épouser ! Là ! Tu es attrapée, hein ?

JULIETTE

C'est votre droit, comme c'est le mien de me refuser.

HENRI

De te... Tu mériterais... Je ne sais pas, moi, tu mériterais que je te renvoie à ta mère ! Voilà ce que tu mériterais ! Qu'est-ce que tu dirais, si je te renvoyais à ta mère?

JULIETTE

Je dirais que ça me fait beaucoup de peine de ne plus vous voir, de ne plus causer avec vous, de ne plus vous soigner, de ne plus être votre petite compagne.

HENRI

Oui, mais tu t'en irais tout de même, tu préférerais t'en aller que de me céder?

JULIETTE, *très douce.*

Oui, monsieur Henri.

HENRI, *furieux.*

Quelle oie ! Vous êtes une petite oie, comprenez-vous, une petite oie !

JULIETTE, *très douce.*

Oui, monsieur Henri.

HENRI

Vous demandez l'impossible. Vous demandez la lune. Contentez-vous donc de ce que je vous offre, nom d'un chien, et contentez-vous-en tout de suite, car pour peu que cela continue, le diable m'emporte si je n'envoie pas tout promener! Ma femme, vous! Non, c'est à se tordre! (*Un silence. A Juliette qui depuis quelques instants s'est levée et prépare une boisson dans un verre.*) Eh! bien, qu'est-ce que tu fais là?

JULIETTE, *très calme*

Votre orangeade... comme tous les soirs. (*Elle s'avance vers lui, le verre à la main, et le lui offre gentiment. Après une hésitation, il le prend, le porte à ses lèvres, le goûte, puis le vide d'un trait.*)

HENRI, *machinalement.*

Délicieux!

JULIETTE

N'est-ce pas? (*Changeant de ton et s'avançant vivement vers Henri.*) Oh! là, sur votre veston!

HENRI

Quoi?

JULIETTE

Rien! une goutte... Attendez! (*D'un coin de son mouchoir elle essuie avec soin la gouttelette, puis lentement se dirige vers la porte.*)

HENRI

Où vas-tu?

JULIETTE

Dans ma chambre... Vous êtes en colère. J'attendrai que vous soyez plus calme... Demain matin, vous verrez ce que vous voulez faire de votre petite Juliette.

HENRI

Tu n'as pas peur que je te flanque à la porte?

JULIETTE, *souriant finement.*

Non.

HENRI

Tiens, pourquoi donc cela?

JULIETTE

Parce que vous êtes bon.

HENRI

Je suis bon, je suis bon...

JULIETTE

Et puis aussi, parce que vous m'aimez avec votre cœur.

HENRI, *surpris.*

Avec mon cœur?

JULIETTE

Oui, avec votre cœur, bien plus encore qu'autrement.

HENRI, *haussant les épaules.*

Peuh! avec mon cœur!

JULIETTE

Bonsoir, monsieur Henri.

HENRI

Reste encore une seconde... Comment as-tu compris que je t'aimais avec mon cœur?

JULIETTE

Comment? Mais à des petites choses, des petites choses de rien du tout... Vos gronderies, tenez, vos sévérités même, à propos de mon caractère, de ma tenue... L'autre amour, lui, se moque pas mal qu'on mange son poisson avec un couteau ou qu'on mette ses coudes sur la table... Pourvu qu'on soit jeune et fraîche, c'est tout ce qu'il lui faut, à l'autre amour!

HENRI

Voyez-vous cela!... Alors, parce que je ne tiens pas à manger en face d'un petit goret, tu en as conclu que j'avais une passion pour toi!

JULIETTE

Pas une passion... non, mais un peu d'amour! Par conséquent...

HENRI, *l'interrompant.*

Par conséquent, prenez mon ours! Épousez-moi. Ça recommence, hein?

JULIETTE

Non, non, tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous buter... C'est vrai, quelquefois une idée, qui d'abord semblait extraordinaire, paraît si naturelle ensuite, quand on y repense, si naturelle!... Tenez, je voudrais seulement que vous réfléchissiez... Qu'est-ce que cela vous fait de réfléchir?... Voulez-vous être bien bon?

HENRI

Non.

JULIETTE

Si !... Dites-moi seulement ces deux mots : « Je réfléchirai ».

HENRI

C'est inutile, je ne veux pas.

JULIETTE

« Je réfléchirai... » Dites-le... avant que je m'en aille... Dites-le, une seule fois... une seule petite fois... Et je serai contente... Allons, répétez comme moi ; « Je ré-flé-chi-rai ».

HENRI

Mâtine ! Ce que tu es entêtée !

JULIETTE

Ça ne vous engage à rien de répéter ces deux mots... je comprendrais que vous refusiez, si cela vous engageait à quelque chose... mais cela ne vous engage à rien. (*Elle s'approche de lui.*) Dites : « Je réfléchirai ». (*Il ne répond pas.*) Ce n'est pas beaucoup vous demander pourtant. (*Elle se dirige vers la porte.*) Bonsoir, monsieur Henri !

HENRI, *maussade.*

Bonsoir.

JULIETTE, *du seuil de la porte, presque bas.*

Je ré-flé-chi-rai !... Hein ?

HENRI

Non !

JULIETTE

Si !... « Je ré-flé-chi-rai... » Vous ne voulez

pas ? Allons, bonsoir ! *Elle sort après un joli sourire d'adieu.*

HENRI *resté seul demeure un instant immobile, les regards fixes, puis soudain, faisant un sursaut brusque.*

Jamais de la vie !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le même salon, un an après, poussiéreux, négligé. Les rideaux de vitrage sont enlevés et on aperçoit la salle à manger à travers la baie. Dans les vases, des bouquets fanés.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, JULIETTE, *puis* MARIA. *Au lever du rideau, la scène est vide. A travers la large baie vitrée séparant le salon de la salle à manger, on voit Juliette et Henri finissant de dîner. Puis ils se lèvent de table et entrent dans le salon. Au moment où ils passent Henri prend la taille de Juliette et lui embrasse l'épaule. Elle le repousse sans violence, avec un air excédé. Pendant quelques secondes ils ne se parlent pas. Juliette va s'asseoir devant la table à droite. Henri, qui a pris un cigare dans sa poche et l'a mis dans sa bouche, cherche quelque chose sur plusieurs tables. Juliette a une jolie robe d'intérieur d'une élégance un peu trop apparente.*

HENRI, *cherchant.*

On les a encore changées de place... (*A Juliette.*) Tu ne sais pas où sont les allumettes?

JULIETTE, *sans se retourner.*

Non.

HENRI

Ah! (*Il cherche encore un peu, puis il sonne. Maria paraît.*) Les allumettes? Où sont les allumettes? (*Maria prend les allumettes sur la table sous les yeux de Juliette et les apporte à Henri.*) Et le café? Pourquoi n'apportez-vous pas le café?

MARIA

Il n'est pas prêt.

HENRI, *mécontent.*

Il n'est pas prêt... Il n'est pas prêt... C'est toujours la même chose... Tâchez qu'il soit chaud, hein? Hier, il était glacé... (*Maria sort en échangeant un sourire avec Juliette.*) Qu'est-ce qu'elle a à rire, cette imbécile-là, quand je lui parle?

JULIETTE

C'est que, ce matin, tu t'es brûlé en buvant ton café, et maintenant tu dis qu'il était glacé.

HENRI

Hier, il était glacé... Et quand même, est-ce que ça l'autoriserait à avoir un air insolent? Quand je pense que tu as renvoyé Gustave pour prendre cette femme-là!

JULIETTE

Elle coud comme une fée.

HENRI

Possible, mais elle ne connaît pas le service! Et puis, vraiment, tu avais déjà une femme de chambre, ça t'en fait deux, tu avoueras que c'est

beaucoup !... Songe que je n'ai plus de domestique mâle, moi !... Je suis forcé de préparer moi-même mes effets !... C'est comme la cuisinière, tiens... tu as tenu à renvoyer ma brave Eugénie.

JULIETTE

Elle était répondeuse.

HENRI

Celle que tu as prise à la place cuisine horriblement mal et dépense trois fois plus qu'Eugénie ! Enfin !... A propos, la nappe, tout à l'heure, était déchirée... (*Montrant le rideau.*) comme ce rideau... (*Montrant un vase.*) Et ce bouquet, là, il est fané !... Et puis dis donc à Maria de présenter les plats à gauche... Elle s'obstine à les présenter à droite.

JULIETTE

Ça n'a pas d'importance.

HENRI

Je te demande pardon !

JULIETTE

Oh ! assez, hein ! Ça ne va pas durer dix ans, cette histoire-là !

HENRI *s'approche, radouci.*

Non, mais alors donne-moi ta menotte... (*Juliette lui donne une petite claque, impatientée, il lui baise goulûment la main à la volée. Maria entre, pose le café sur la table et sort. Henri s'approche de la table et se sert lui-même son*

café. Le manche de la cafetière est chaud, il se brûle et le prend avec son mouchoir de poche. Il verse maladroitement le café dans sa tasse.) Et l'eau-de-vie ?

JULIETTE

Ah ! il n'y en a plus, j'ai oublié de te le dire... Jacques a bu, hier au soir, tout ce qui restait.

HENRI, *mécontent.*

On pourrait bien ne pas lui donner ma vieille fine, à Jacques... Merci ! de l'eau-de-vie à quatre-vingts francs la bouteille !... (*Juliette prend un jeu de cartes et commence à les battre lentement.*) Il n'y a plus de bénédictine non plus ?

JULIETTE, *négligemment.*

Non, maman l'a finie !

HENRI

C'est gai ! (*Un silence. Changeant de ton.*) Dis donc, Juliette ?

JULIETTE

Quoi ?

HENRI

Tu ne sais pas ?

JULIETTE

Non.

HENRI

Je suis content ce soir.

JULIETTE

Allons, tant mieux.

HENRI

Je suis content parce que nous ne sortons pas,

parce que nous n'avons personne, et qu'enfin nous allons pouvoir passer la soirée ensemble, tous les deux seuls ! Ça nous arrive si rarement de passer la soirée ensemble !... Veux-tu savoir combien de fois ça nous est arrivé d'être seuls, le soir, sans gêneurs, depuis que nous sommes mariés ? (*Il tire un petit carnet de sa poche.*) Dix-sept fois en un an. Je ne compte pas, bien entendu, notre voyage de noces.

JULIETTE

En voilà une idée de marquer ça sur un carnet.

HENRI, *d'un air expressif.*

Je marque tout ! tout !... Tiens, vois... (*Il s'approche.*)

JULIETTE

Oh ! ce n'est pas la peine, je te crois, je te crois. (*Elle le repousse.*) Ne me fais pas manquer ma réussite... un valet... une dame... Ah ! nom d'un chien ! (*Henri fait la grimace sur ce mot.*) Si je n'ai pas un autre valet, je suis fichue !. . Ah ! le voilà, mon valet... (*Elle chantonne.*) Mon petit larbinos. . le voilà ! quelle veine !... (*Elle place une carte.* Je voudrais bien avoir fini avant qu'Anna Rompel et Rosalie Cerneau arrivent.

HENRI, *stupéfait.*

Quoi ? qu'est-ce que tu dis?

JULIETTE, *calme.*

Je dis : Anna Rompel et Rosalie Cerneau viennent ce soir.

HENRI

A quel propos? A quel propos viennent-elles ce soir?... Eh bien, par exemple, elles ont un fier toupet, ces grues-là, de venir chez moi.

JULIETTE

Je leur ai promis de leur prêter deux petites choses pour une comédie qu'elles jouent ce soir au Cercle Militaire.

HENRI

Deux petites choses? quelles petites choses?

JULIETTE

Ah! tu m'ennuies! tu le verras bien... Ça ne regarde pas les hommes!... Un collier, un manteau, là!... Je ne comprends pas cette manie de questionner.

HENRI

Alors, tu vas recevoir ces filles?

JULIETTE

D'abord, ce ne sont pas des filles... ce sont des artistes... des anciennes camarades à moi du Conservatoire... Oui, je les recevrai... et tu me feras le plaisir d'être très poli, n'est-ce pas? de ne pas faire ta tête en coin de rue.

HENRI

C'est pour elles que tu as mis cette robe-là?

JULIETTE

Tu ne vas pas me reprocher d'avoir une jolie robe, j'espère? Oui, c'est pour elles, et pour moi... pour moi surtout!... Je tiens à être bien pour moi!

HENRI

Et pour ton mari, non?

JULIETTE

Oh! toi, tu n'es heureux que quand je n'ai pas de robe!

HENRI, *troublé.*

Ça, c'est vrai, je ne suis heureux que... c'est bien vrai... Tu es si jolie! Oh! tes épaules! tes bras... Tes épaules, tes bras! (*Il veut l'embrasser, elle le repousse.*)

JULIETTE

Reste tranquille, veux-tu?

HENRI, *très allumé.*

Ta nuque, ta nuque seulement!

JULIETTE

Eh bien, alors, dépêche-toi et ne me défrise pas mes ondulations, surtout. (*Il l'embrasse.*) Là, c'est bien, en voilà assez!... Puisque je te dis : assez, voyons!... (*Elle se débat.*) Et puis ne me mets pas tes mains comme ça sur moi... Tu mets tes mains... Je ne sais pas, moi, on dirait que tu as trois ou quatre mains... Il y en a de tous les côtés... Allons, enlève tes mains, veux-tu... Oh! ce que tu es assommant!

HENRI, *perdant la tête.*

C'est que je t'aime, ma Lili, ma Juliette... Je t'adore, je suis fou de toi... Ecoute, veux-tu être gentille, veux-tu être exquise, veux-tu me rendre divinement heureux? Eh bien! ne reçois pas ces filles ce soir, fais dire que tu n'es pas chez toi...

Fais cela pour moi, pour ton Henri... Laisse-moi cette soirée à moi tout seul, dis, ma Lili, ma Juliette, mon amour ?

JULIETTE

Mais, puisqu'elles viennent chercher mon collier et mon manteau, il faut pourtant que je les reçoive.

HENRI

Maria leur remettra tout ça dans l'antichambre... Je t'en prie, ma petite femme... Ne me refuse pas cette joie... Je t'en supplie... C'est oui, hein ?

JULIETTE

Mais non... Tu n'es pas fou... de te mettre dans un état pareil pour une visite de dix minutes? Allons, ne parlons plus de ça et tiens, voilà pour toi ! (*Elle lui applique la paume de sa main sur la bouche. Il la baise éperdument, puis il veut l'enlacer; elle se défend et fait tomber les cartes.*) Oh ! tu m'as toute chiffonnée!... Et mes dentelles!... Quelle brute tu fais!... Et les cartes! Tiens, les cartes! Tu as fait tomber les cartes!... Allons, vite, ramasse-les ! (*Henri s'accroupit pour chercher les cartes tombées à terre. A ce moment la femme de chambre ouvre la porte du salon et introduit Anna Rompel et Rosalie Cerneau.*)

SCÈNE II

JULIETTE, HENRI, ANNA ROMPEL, ROSALIE CERNEAU

JULIETTE, *allant au-devant d'elles.*

Bonjour, ça va?

ANNA

Et toi? Oh! nous sommes gelées. (*Elles s'embrassent.*)

JULIETTE

Chauffez-vous! (*Elles s'installent au coin du feu pendant qu'Henri se relève.*)

ROSALIE

Bonsoir, monsieur. (*Salut silencieux d'Henri qui va dans un coin lire un journal.*)

JULIETTE

J'espère que vous êtes belles!

ROSALIE

Oh! tais-toi, je suis furieuse. Regarde mon dos. (*Elle se retourne.*)

JULIETTE

Eh bien, qu'est-ce qu'il a, ton dos? Il est très bien, ton dos!

ROSALIE

Tu ne vois pas au milieu ce pli, ce pli qui bouffe... J'ai l'air d'une bossue!

JULIETTE

Mais non, mais non! (*A Anna*). C'est toi qui es chic.

ANNA, *se campant.*

Elle va bien, n'est-ce pas ?

JULIETTE

Une peinture!... Marche un peu... C'est de chez Ernestine ?

ANNA

Non, Zélina! Ernestine est morte. Elle s'est tuée, tu ne savais pas ?

JULIETTE

Quelle blague! Je l'ai rencontrée il y a huit jours. Elle s'est tuée ? Pourquoi ?

ANNA

Pour un homme qui l'avait ruinée... Elle s'est même tuée assez drôlement... Un soir elle s'étend sur son lit...

ROSALIE

Le coup du laudanum, c'est connu.

ANNA

Non, attends... Elle se couche sur son lit, avec autour d'elle des tas de fleurs comme dans un roman. Puis, je ne sais pas ce qu'elle a ingurgité, de la morphine ou une autre drogue, enfin quelque chose qui ne l'a pas fait vomir, quelque chose de très propre!... Bon... Sur une table, près de son lit, quatre bouteilles de champagne extra-dry, avec un petit papier où elle avait écrit : « Le champagne est pour ceux qui auront l'ennui de m'enterrer. J'ai assez vécu pour savoir que tous les hommes sont soiffards et intéressés. »

ROSALIE, *rêveuse.*

Dans un sens, elle n'avait pas tout à fait tort.

JULIETTE

Oh! ça dépend des femmes, ça! Elle était laide, Ernestine, noire, mal fichue... Voulez-vous prendre quelque chose... une tasse de thé?

ANNA

Merci bien.

JULIETTE

Et toi, Rosalie?

ROSALIE

Oh! non, merci! Moi, quand je joue, j'ai la gorge contractée, une goutte d'eau ne passerait pas.

JULIETTE

C'est gentil, ce que vous jouez ce soir au Cercle militaire?

ANNA

Ce n'est pas mal. Un dialogue entre une mère et une fille qui ont le même amant et qui se l'arrachent. C'èst assez gai.

JULIETTE

Qui est-ce qui joue la mère?

ANNA

C'est moi, crois-tu!... Mais une mère qui n'a pas trente ans... une mère algérienne qui s'est mariée à douze ans... Enfin, ça ne me vieillit pas!... Seulement, l'ennui, c'est que ce rôle-là demande des bijoux.

JULIETTE, *souriant.*

Je vais te prêter mon collier... (*A Maria qui entre.*) Mon collier et mon manteau bleu... (*Maria*

sort.) Rien de nouveau au Conservatoire ? Pas de potins ?

ROSALIE

Ma foi non ! Toujours les mêmes rengaines... A propos, tu te souviens de Saumon ? Saumon, le ténor ? (*Henri qui jusque-là, avait lu son journal, la figure cachée, l'abaisse brusquement.*)

ANNA, *toussant pour avertir Rosalie.*

Mais oui, mais oui, on se souvient très bien... (*Cherchant à détourner la conversation.*) Alors c'est ton collier de perles que tu veux bien me prêter ?

JULIETTE

Oui, mon collier de chien.

ROSALIE, *s'enferrant.*

Eh bien, figure-toi que Saumon a perdu sa voix... Et je vous donne en mille à deviner le métier qu'il fait aujourd'hui... Il est placier en pipes.

HENRI

En quoi ?

ROSALIE

En pipes ! Il place des pipes !... Il gagne sa vie, mais tout de même il regrette le Conservatoire, le théâtre et tout !... D'ailleurs, il n'a pas changé. Il a toujours ses yeux verts et ses dents blanches. Ah ! on peut dire qu'il en a fait des caprices, celui-là ! (*Silence gêné. Rosalie s'aperçoit qu'elle a fait une gaffe.*) Et puis, moi, ce que j'en dis, au fond, je n'en sais rien. Je répète ce que tout le monde raconte... Je ne le connais pas plus que

ça, ce Saumon... (*Silence.*) Mais il faut être juste, il a une jolie tête. (*Maria entre portant un manteau et un écrin.*)

JULIETTE, *à Rosalie.*

Tiens, voilà le manteau. Il y a un capuchon, tu vois... (*Elle le lui met. A voix basse.*) Tu es tout de même un peu gourde, tu sais... (*Rosalie veut protester.*) C'est bon, c'est bon, ferme ça !

ANNA, *regardant le collier.*

Oh ! la merveille !

JULIETTE

Tu y feras attention ?

ANNA

Tu penses ! Ça vaut au moins dix mille, un bijou pareil !

HENRI

Et puis huit avec...

ANNA

Dix-huit mille ! Oh ! Comme tu es heureuse !

ROSALIE

C'est ton mari qui te l'a donné ?

JULIETTE

Naturellement, qui veux-tu que ce soit ?

ROSALIE

Est-ce que je sais, moi ? (*Juliette attache le collier autour du cou d'Anna.*)

ANNA

Merci... Je suis belle, hein ? Merci, mon chéri, merci !... (*Elle embrasse Juliette.*) Je te le rapporterai demain matin.

JULIETTE

C'est ça, en venant déjeuner... Veux-tu venir déjeuner demain matin ?

ANNA

Oh ! tu es trop gentille ! Je craindrais de vous gêner ?

JULIETTE

Nous gêner ?... Un vieux ménage comme nous ! Tu plaisantes !... Allons, c'est entendu, à demain matin ! Et toi, Rosalie, veux-tu déjeuner demain matin ?

ROSALIE

Ce serait avec plaisir, mais il faudrait manquer la classe, et je ne manque jamais la classe... Je te renverrai ton manteau demain avant midi.

JULIETTE

Ça ne presse pas.

ROSALIE

Si, si, avant midi.

JULIETTE

Soit !

ANNA

Ah ! mes enfants ! ce que ça m'ennuie de jouer la comédie ce soir ! Tu as de la chance de pouvoir rester au coin du feu, toi !

JULIETTE

Oh ! ne m'envie pas... C'est quelquefois rasant, le coin du feu !

ROSALIE

Toute seule, oui, c'est rasant... mais avec un

bon mari qu'on aime, ce doit être l'idéal! (*A Henri.*) Bonsoir, monsieur!

HENRI, *entre les dents.*

... soir, selle...

ANNA, *à Juliette qui la reconduit.*

Crois-tu qu'elle en a une couche?

JULIETTE

C'est-à-dire qu'à ce degré-là... Tu ne dis pas bonsoir à mon époux?...

ANNA, *riant.*

Ah! je l'oubliais... Bonsoir, monsieur!

HENRI, *entre les dents.*

... soir ... selle... (*Elles sortent toutes les trois. Henri, seul, froisse son journal d'un air exaspéré, puis quand Juliette rentre, il le défroisse.*)

SCÈNE III

JULIETTE, HENRI

HENRI, *se contenant avec peine.*

Comment? tu as invité cette cabotine à déjeuner?

JULIETTE

Certainement.

HENRI

Pourquoi? Pourquoi? Puisque tu sais que ça me déplaît, que ça m'horripile? Je ne veux pas déjeuner avec elle, m'entends-tu? Je ne le veux

pas!... Si tu ne lui envoies pas un bleu pour la décommander, j'irai déjeuner au restaurant.

JULIETTE, *froidement.*

Je ne ferai pas une grossièreté à une femme.

HENRI

Très bien! J'irai déjeuner au restaurant.

JULIETTE

Comme tu voudras. (*Entre Jacques.*)

SCÈNE IV

JULIETTE, HENRI, JACQUES

JULIETTE, *vivement, gaiement.*

Bonjour!

HENRI, *maussade.*

Comment, c'est toi?

JACQUES

Comme tu vois... Salut à la blonde Juliette!... (*Il lui serre la main gaîment et va vite au feu qu'il malmène.*) Mes amis, il fait un temps!... (*Il sonne.*) Vous permettez que je demande du bois?... C'est un feu de pauvres, ça! un feu de nécessiteux! (*A Marie qui entre.*) Deux grosses bûches, Maria, n'est-ce pas? (*A Henri.*) C'est pourtant une jolie chose qu'un feu clair.

HENRI, *sec.*

Nous ne t'attendions pas ce soir.

JACQUES

Je ne comptais pas venir non plus. Mais quand

j'ai vu cette température, j'ai lâché mon Américain avec qui je devais passer la soirée.

JULIETTE, *intéressée.*

M. Smith? Votre futur bailleur de fonds?

JACQUES

Lui-même... Figurez-vous que cet animal-là a toujours trop chaud : Il m'a fait dîner la fenêtre ouverte... J'ai dû garder mon pardessus et mon foulard... Je claquais des dents!... Avec cela, il est éreintant à écouter... Je ne sais pas comment il s'arrange, mais il a un accent à la fois méridional et anglais, un pudding à l'ail.

JULIETTE, *riant.*

Non?... (*Empressée.*) Voulez-vous prendre une tasse de thé?

JACQUES

Deux, trois, dix tasses de thé, et bouillant, et avec beaucoup de rhum.

HENRI, *sec.*

Il n'y a plus de rhum.

JULIETTE, *sèche.*

Je te demande pardon, il y en a. C'est l'eau-de-vie qui est finie... (*Elle sonne.*) C'est gentil, Jacques, d'être venu passer la soirée avec nous. (*A Maria qui entre.*) Du thé, vite, vite, Maria!

JACQUES

N'est-ce pas, c'est gentil? (*A Henri.*) Et toi, vieux, tu ne dis rien?

HENRI, *maussade.*

Qu'est-ce que tu veux que je dise?

JULIETTE, *à Jacques.*

Il est à la grinche, laissez-le!

HENRI

Je ne suis pas à la grinche, j'ai sommeil.

JULIETTE

Eh bien, va te coucher.

HENRI

C'est ça, allons nous coucher. (*Il se lève. A Jacques.*) Bonsoir!

JACQUES, *blaguant.*

Non, non, je t'en prie, ne me retiens pas ainsi... je craindrais d'abuser... tu es vraiment trop aimable.

JULIETTE, *riant.*

Croyez-vous qu'il a une drôle de bobine!

HENRI, *fronçant le sourcil.*

De bobine?

JULIETTE

De fiole, de citron! et puis zut! Je parlerai comme ça me viendra!... On n'est pas sous la coupole ici! (*Henri se rassied. A Jacques gentiment.*) Alors, le Smith veut bien marcher pour les cent mille francs?

JACQUES

Oh! ce n'est pas terminé, il demande à réfléchir.

JULIETTE

Mais vous pensez qu'il marchera?

JACQUES

Je l'espère.

JULIETTE

Moi, à votre place, je sais bien ce que je ferais pour le décider.

JACQUES

Qu'est-ce que vous feriez ?

JULIETTE

Je l'inviterais chez des gens calés, des gens honorables, qui lui diraient du bien de moi... qui feraient mon éloge... Comprenez-vous ? (*Maria entre apportant le thé, puis elle sort.*)

JACQUES

Parfaitement, mais je crois que j'aurais plus de peine à trouver deux amis qui diraient du bien de moi qu'à faire cracher à Smith la forte somme.

JULIETTE

Et nous ? Et Henri ?

HENRI

Oh ! moi, je refuse nettement d'être mêlé à ces combinaisons-là ! Je ne suis ni de caractère, ni d'humeur à jouer les compères.

JULIETTE, *agressive.*

Pourtant ! (*Elle se lève, sert le thé, et va en porter une tasse à Henri d'un air agacé.*)

HENRI

Et du sucre ? tu ne m'as pas mis de sucre.

JULIETTE

Tu as le sucrier sous la main.

HENRI

Il me semble que tu pourrais bien t'occuper un peu de moi.

JULIETTE

Qu'est-ce que tu veux encore?

HENRI

De la crème.

JULIETTE, *lui versant trop de crème.*

Tiens!

HENRI

Assez!

JULIETTE, *revenant à Jacques, souriante.*

J'ai mis de la crème et du rhum : bon mélange! Buvez pendant que c'est bien chaud.

JACQUES

A propos, je constate avec plaisir que vous n'avez pas mis, ce soir, votre renard blanc.

JULIETTE

Non.

JACQUES

Mes compliments! Il vous engonce, il cache votre nuque, il ne vous va pas du tout... (*Il regarde sa robe.*) C'est la fameuse robe rose?

JULIETTE

Oui, elle vous plaît?

JACQUES

Assez!... Ce n'est pas encore le rêve, certainement, mais enfin... (*Il se lève.*) Ceci est bien... (*Il indique en frôlant.*) Là, ça pourrait coller davantage, (*Il frôle.*) suivre la ligne avec plus de docilité... d'autant que ce n'est pas pénible de suivre cette ligne-là... de la préciser... de l'étreindre...

HENRI

Dis donc, tu n'as pas fini de palper ma femme? (*Il le repousse.*) En voilà suffisamment!

JACQUES, *riant.*

Sale proprio, va! Tu vous rendrais anarchiste!

HENRI

Et puis qu'est-ce que c'est que ce genre de donner des conseils à Juliette pour ses robes? Depuis quand t'improvises-tu l'arbitre de toutes les élégances? C'est dans les beuglants de Montmartre que tu t'es formé le goût? (*Il l'imite.*) Ça engonce... ça cache la nuque... Suivre la ligne... la préciser... l'étreindre... As-tu fini? C'est plus facile de dire toutes ces niaiseries-là que de donner les quarante louis qu'a coûtés la robe.

JACQUES

Chacun donne ce qu'il peut... Moi, des avis... toi, ta galette... Tous les deux de bien bon cœur.

JULIETTE, *riant.*

Oh! de bien bon cœur! Si vous voyiez le nez d'Henri quand on lui présente une note de couturière... Ce n'est pas un spectacle banal... Il n'en croit pas ses yeux, il refait l'addition, ajuste son monocle, promène sur son front une main fiévreuse... Ah! il n'a pas le règlement joyeux! Il paie comme on accouche!

JACQUES

Dame! mettez-vous à sa place...

JULIETTE

Oh! moi, si j'étais un homme, je serais ou très généreux, ou très rat... Mais si j'étais généreux, ce serait le sourire sur les lèvres!

HENRI

Je voudrais bien savoir quand je rechigne, par exemple !

JULIETTE

Quand ? Mais tous les jours, à propos de tout et de rien ! Encore tout à l'heure, pour la cuisinière qui dépense plus qu'Eugénie... L'as-tu dit, oui ou non ?

HENRI

Certainement, je l'ai dit, parce que c'est vrai... Tu ne la surveilles pas.

JULIETTE

Oh ! ne recommençons pas, hein ? Gardons cela pour le tête à tête !... Nous avons autre chose à dire, quand Jacques est là. (*A Jacques.*) Dites donc, Jacquot, je parie que vous avez oublié d'apporter mes échantillons ?

JACQUES

Pardon ! Les voici ! (*Il tire de sa poche des morceaux d'étoffe.*) Et puis j'ai apporté aussi quelques dessins qui pourront vous donner des idées pour les crédences ! (*Il tire un papier.*)

JULIETTE, *battant des mains.*

Oh ! chouette ! (*Elle regarde.*) Il est délicieux, ce buffet.

JACQUES

Il est très pur.

HENRI, *regardant.*

Trop grand pour notre salle à manger.

JULIETTE

On peut l'établir en plus petit, pas, Jacques?

JACQUES

Oui, mais alors il faudra l'attendre, ce sera long.

HENRI

Et coûteux?

JULIETTE

Et coûteux... Naturellement! Ça m'aurait bien étonné si tu n'avais pas dit ce mot-là!

JACQUES, *à Henri.*

Elle n'est pas dans ses bonnes, assurément, la dame.

JULIETTE, *riant et le menaçant gentiment.*

Vous, vous avez envie de recevoir une claque!

JACQUES, *tendant la joue.*

Qu'appelleriez-vous plaisir?

JULIETTE, *la lui donnant doucement.*

Tenez!

JACQUES, *lui embrassant la main.*

Merci!

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME GAMBIER, MARIA

MARIA, *entrant.*

Madame Gambier! *(Madame Gambier entre, portant sur son bras un pot de fleurs. Elle*

a une toilette très différente de celle des deux premiers actes. Elle est beaucoup plus « habillée. »)

JULIETTE

Tiens, maman... ça va bien depuis hier, maman ?

MADAME GAMBIER

Mais oui, Dieu merci... Bon pied, bon œil, estomac toujours pareil pour changer... Bonjour, Henri... Bonjour, monsieur Jacques... Tout le monde ici va comme il veut?... Allons, tant mieux. C'est moi la plus malade et je me porte bien. (*Elle embrasse Juliette.*) Ma chérie, bon anniversaire !

JULIETTE

Anniversaire ?

MADAME GAMBIER

Comment ? Tu ne te souviens plus de l'anniversaire de votre mariage? Ah ! bien, elle n'est pas ordinaire, celle-là !

JULIETTE

Allons donc ! C'est aujourd'hui ?

MADAME GAMBIER

Le 22 février... Saint Pépin. (*Elle rit.*) Tiens, saint Pépin ! Hein, Henri, c'est le cas de le dire. (*Elle s'assied.*) Ouf ! Je n'en peux plus ! Dis donc ! fillette, c'est tout ce que tu lui dis, à mon camélia ?

JULIETTE

Il est très bien... Il est naturel ?

MADAME GAMBIER

Pour sûr ! Tout ce qu'il y a de plus, et vivant. La marchande m'a dit qu'il durerait au moins six semaines en l'arrosant comme de juste et en lui donnant de l'air, les jours où il fait du soleil... C'est vétilleux comme un enfant, ces arbustes-là !

JULIETTE

Tu n'as pas soif ?

MADAME GAMBIER

Si ! Mais pas pour du thé ! Pour autre chose ! Qu'est-ce que tu offres ?

JULIETTE

Ce que tu voudras. Une orangeade ?

MADAME GAMBIER

C'est bien fadasse ! Donne-moi donc de la bénédictine.

JULIETTE

Tu l'as finie l'autre jour... (*A Jacques.*) Si nous regardions les dessins des meubles sur place, dans la salle à manger ?

JACQUES

Volontiers !

JULIETTE, *à Henri et à sa mère.*

Vous venez ?

HENRI

Dans une seconde. J'ai un mot à dire à madame Gambier.

MADAME GAMBIER

A moi ?

HENRI

Oui. (*Jacques et Juliette entrent dans la salle à manger dont ils renferment la porte vitrée ; pendant la scène suivante, tantôt ils sont assis à la table consultant les dessins ; tantôt ils disparaissent, circulant dans la salle à manger.*)

SCÈNE VI

HENRI, MADAME GAMBIER, *puis* JULIETTE. *Pendant cette scène, Henri remonte de temps en temps pour observer Juliette et Jacques à travers la baie vitrée.*

MADAME GAMBIER

Vous avez à me parler, Henri ?

HENRI

Oui, à propos de Juliette !

MADAME GAMBIER, *étonnée.*

De Juliette ?

HENRI

Oui. Je suis allé vous voir hier, vous étiez sortie… Aujourd'hui également… On ne vous trouve jamais chez vous…

MADAME GAMBIER

Je vais vous dire… Hier, j'étais aux courses d'Auteuil, et aujourd'hui aux courses de Vincennes.

HENRI

Toujours fourrée aux courses, alors ?

MADAME GAMBIER

Vous comprenez, Henri, maintenant que,

grâce à votre bonté, je ne suis plus loueuse de chaises à Saint-Eusèbe, je me donne un peu de bon temps... Je m'évente, comme qui dirait... C'est vrai, je devais sentir le renfermé à force de vivre dans les chapelles. J'aime les courses parce que c'est en plein air.

HENRI

Et le pari mutuel, est-ce aussi parce que c'est en plein air?

MADAME GAMBIER

Oh! Je suis raisonnable!... Il faut bien intéresser la partie... C'est plus fort que moi, rien ne me passionne comme les courses de chevaux... Ainsi, tenez, hier, croyez-vous que *Dur-à-Cuire* a culbuté à la rivière!

HENRI, *qui pense à autre chose.*

Armandine, je ne suis pas content!

MADAME GAMBIER

Pourquoi? Je ne fais rien de mal en suivant les courses... Une supposition que les petites rentes que vous me faites seraient tombées sur une autre que moi, peut-être bien qu'elle serait moins raisonnable, allez! qu'elle boirait ou s'offrirait des amitiés avec du monde trop jeune, ce qui arrive plus souvent qu'il ne faut aux dames âgées!... Moi, je m'en tiens au cheval... ça ne peut pas nuire au respect de votre nom.

HENRI

Il ne s'agit pas de vous, il s'agit de Juliette!

MADAME GAMBIER

De ma fille?

HENRI

Oui.

MADAME GAMBIER

Vous n'êtes pas content de ma fille ?

HENRI

J'en suis très mécontent.

MADAME GAMBIER

Seigneur, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a fait ?

HENRI

Rien de grave, jusqu'à présent du moins... Mais c'est son caractère, sa tenue qui me tourmentent, qui m'inquiètent .. Vous devriez lui parler... lui dire que son laisser-aller, son débraillé me choquent et m'affligent... Elle a, avec Jacques, une allure trop familière, trop libre, comprenez-vous ? Je ne veux pas lui en faire l'observation moi-même, cela prendrait tout de suite une tournure fâcheuse, nous nous disputerions, et je tiens à ne pas me disputer.

MADAME GAMBIER

Mais, mon ami, sans se disputer, on peut s'expliquer en douceur. Pourquoi ne lui dites-vous pas : « Si tu fais la gracieuse comme ça avec les personnes, tu auras affaire à moi ! » Ça suffirait... Elle n'est pas bête, allez ! Bien avertie, elle se tiendrait tranquille... Car, au fond, tout ça, c'est de la gaminerie, de la gosserie... Révérence gardée, Juliette est comme une pouliche dans le pré, elle fait des ruades sans conséquence... Montrez-lui le fouet de loin, elle se calmera.

HENRI

Non, je préfère que ce soit vous qui l'avertissiez... Je ne veux pas la menacer.

MADAME GAMBIER

Vous avez donc peur d'elle ?

HENRI

Non, mais je l'aime trop !

MADAME GAMBIER

Ça revient au même, allez ! Quand on est amoureux, on devient si jobard ! (*Se ravisant vivement.*) Oh ! pardon !

HENRI

Ne vous excusez pas !... Vous ne serez jamais plus dure pour moi que je ne le suis moi-même !... (*Avec amertume.*) Croyez-vous que je ne sente pas ce qu'il y a de tristement comique dans la commission que je vous donne, à vous, Armandine?... Vingt fois j'ai été sur le point de parler nettement à Juliette, mais dès que je suis en face d'elle, je me sens faiblir, je deviens lâche... Elle devine, sourit, s'approche... Son corps est là... Je sens son odeur... alors, je ne dis rien et je finis par l'embrasser.

MADAME GAMBIER

Ah ! le fait est que vous l'aimez, notre Juliette ! Ça crève les yeux ! Et ce que vous lui en donnez de beaux cadeaux ! Le mois dernier, ce collier de perles de dix-huit mille. A propos, vous ne pourriez pas, sans vous gêner, comme de juste, me faire une petite avance sur le mois prochain ? Deux cents francs suffiraient.

HENRI

Les courses vous ruineront, Armandine, ou pour être plus exact, me ruineront.

MADAME GAMBIER

Oh ! Henri, ne dites pas ça!... Qu'est-ce que c'est pour vous que dix louis?

HENRI

Tenez, en voilà cinq... Mais je compte sur vous pour parler à Juliette, n'est-ce pas ?

MADAME GAMBIER

Je lui laverai les oreilles, soyez tranquille ! Voulez-vous que je mette un de vos louis sur *Alcindor* qui a gagné cinq handicaps de suite ?

HENRI

Non, gardez tout pour vous.

MADAME GAMBIER

Oh ! merci ! merci ! Henri ! (*Elle veut l'embrasser. Henri recule et lui tend la main seulement.*)

HENRI, *allant à la porte vitrée l'ouvrant et appelant.*

Juliette !

JULIETTE, *sans se déranger.*

Quoi?

HENRI

Viens un moment.

JULIETTE

C'est que je suis en train de me décider pour un dessin.

HENRI

Une seconde. Tu peux bien venir une seconde.

JULIETTE, *se levant, à Jacques.*

Attendez-moi un moment, voulez-vous? (*A Henri.*) Quoi?

HENRI

C'est ta mère qui a à te parler... Je vous laisse... (*A madame Gambier.*) Vous ne partirez pas sans me revoir, n'est-ce pas?

MADAME GAMBIER

Entendu! (*Henri sort.*)

SCÈNE VII

JULIETTE, MADAME GAMBIER

JULIETTE

Qu'est-ce qu'il y a? Pourquoi fait-il cette tête-là?

MADAME GAMBIER, *d'un ton pénétré.*

Fillette! Tu n'aimes donc plus ta mère, que tu lui fais des cachotteries?

JULIETTE, *étonnée.*

Moi?

MADAME GAMBIER

Oui, toi! Ce n'est pas la peine d'ouvrir des quinquets comme une qui n'y comprendrait rien... Toi, toi-même, mademoiselle Gambier, femme Courtial, tu fais des cachotteries à ta

mère, comme si ce ne serait pas ta meilleure amie.

JULIETTE

Comprends pas.

MADAME GAMBIER

Lorsqu'on a le bonheur d'avoir une mère, on ne commet pas les imprudences que tu commets, faute de lui demander avis et conseil... Est-ce que tu ne pouvais pas venir me dire : « Maman, ça y est, j'ai un amoureux ! »

JULIETTE, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que ?...

MADAME GAMBIER

Au lieu de ça, tu as voulu faire à ta tête comme une écervelée... Eh bien, je ne te l'envoie pas dire : Henri a l'œil ouvert, le bon, et ça commence à lui démanger là. *Elle montre sa tête.*)

JULIETTE

Henri me soupçonne ? De quoi ?

MADAME GAMBIER

D'être la bonne amie de M. Jacques.

JULIETTE

Il te l'a dit ?

MADAME GAMBIER

Il n'a pas prononcé le mot, mais c'est tout comme... « C'est une débraillée, qu'il m'a fait, une vraie débraillée... Dites-lui qu'elle se respecte mieux... Dites-le lui en cinq secs !... » Et il tremblait !...

JULIETTE

Mais c'est stupide !

MADAME GAMBIER

Comment ?

JULIETTE

Oui, oui, stupide !... Il n'y a pas ça *(Geste.)* entre Jacques et moi.

MADAME GAMBIER, *d'un ton de reproche.*

Oh ! Juliette ! A ta mère !

JULIETTE

Pas ça, je te dis.

MADAME GAMBIER, *incrédule.*

Voyons !

JULIETTE

Je te le jure devant la sainte Vierge

MADAME GAMBIER

Oh ! alors ! (*Elle s'incline avec respect.*)

JULIETTE, *avec un accent de colère froide.*

Ah ! l'idiot ! l'idiot ! il me le paiera... (*A madame Gambier.*) Et toi, naturellement, tu t'es chargée de cette commission-là !

MADAME GAMBIER, *embarrassée.*

Mais...

JULIETTE, *coupante.*

Combien as-tu perdu aux courses ?

MADAME GAMBIER

Il n'est pas question de ça... Désormais, tiens-toi plus convenable. Et prends bien garde de perdre ta place ; le divorce n'a pas été fait pour les

chiens. Et maintenant que je t'ai donné des conseils comme je l'avais promis à mon gendre, je vais lui dire...

JULIETTE, *l'arrêtant au passage.*

Tu vas lui dire? Tu vas me faire le plaisir de filer

MADAME GAMBIER

Mais pourtant...

JULIETTE

Je te dis de filer. Il est dix heures. Le mastroquet qui te donne des tuyaux ne doit pas être encore fermé!

MADAME GAMBIER

C'est bien, on y va! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

JULIETTE, JACQUES

JULIETTE, *allant à la porte vitrée et l'ouvrant.*

Jacques!

JACQUES

Quoi?

JULIETTE

Venez!

JACQUES, *venant.*

Voilà!... Dites donc, je crois que j'ai trouvé pour le dessin.

JULIETTE

Il s'agit bien de dessin! Ah! il nous en arrive une, allez!

JACQUES

Quoi donc?

JULIETTE

Savez-vous ce que maman vient de me dire?

JACQUES

Non.

JULIETTE

Il paraît qu'Henri est jaloux de vous.

JACQUES, *surpris.*

De moi?

JULIETTE

De vous!

JACQUES

Allons donc!

JULIETTE

Il est jaloux de vous, et il charge maman de me faire de la morale.

JACQUES

Ça c'est d'une jolie fantaisie! Mais à quel propos, là, tout à coup?

JULIETTE

Est-ce que je sais, moi? Évidemment, je blague avec vous, je plaisante, mais de là à de la coquetterie, à de la mauvaise tenue, à du débraillé... Il a dit que j'étais débraillée... Vous me trouvez débraillée, vous?

JACQUES

Pas du tout! (*D'un mouvement pour remonter.*) C'est absurde! je vais lui dire, lui expliquer!

JULIETTE, *l'arrêtant.*

Ne bougez donc pas.

JACQUES

Mais si, mais si !

JULIETTE

Mais non ! restez donc là !... vous connaissez bien Henri ! Quand il s'est fourré une idée dans la cervelle, celui-là ! Plus nous lui affirmerons, plus nous lui prouverons qu'il est dans l'erreur, plus il s'obstinera à se croire trompé.

JACQUES

Comment faire pour le calmer ?

JULIETTE, *réfléchissant.*

Ah ! voilà !... Comment ?

JACQUES

Écoutez ! .. Est ce que nous ne pourrions pas?...

JULIETTE

Quoi ?

JACQUES

Ah ! attendez, voyons, laissez-moi chercher. (*Un temps.*) Est-il bête, cet animal-là !

JULIETTE

C'est tout ce que vous trouvez, vous ?

JACQUES

Et vous ?

JULIETTE, *cherchant.*

Mon Dieu ! peut-être que le plus simple... Oui, il y aurait peut-être une chose à essayer...

JACQUES

Laquelle ?

JULIETTE

Si vous veniez nous voir moins souvent ?

JACQUES, *tressaillant.*

Moins souvent ?

JULIETTE

Oui... Si vous espaciez un peu vos visites ? Qu'en pensez-vous ?

JACQUES

Mon Dieu... Évidemment... je pourrais espacer un peu... je pourrais venir tous les deux jours, par exemple.

JULIETTE

Tous les deux jours ? Non, ce serait encore trop !...

JACQUES, *vivement.*

Vous croyez ?

JULIETTE

Une fois par semaine, tenez... Une fois par semaine, ça serait très bien.

JACQUES

Le dimanche ?

JULIETTE

C'est ça, le dimanche ! Jour de congé, jour de fête. De cette façon, j'espère que M. Courtial reconnaîtra qu'il s'est mis le doigt dans l'œil, et qu'il voudra bien ne plus nous raser avec sa jalousie.

JACQUES

C'est parfait !... Mais, dites-moi, qu'est-ce que

je ferai toute la semaine en attendant le dimanche?

JULIETTE

Ce que vous ferez? Mais ce que vous faites d'habitude... des courses, des visites, des affaires...

JACQUES

Je vais m'ennuyer horriblement.

JULIETTE

Pas plus que je ne m'assommerai moi-même!

JACQUES

Si, bien davantage... parce que vous, n'est-ce pas, vous vous distrairez.

JULIETTE

Vous croyez que je me distrairai?

JACQUES

Sans doute, et vous aurez raison. Tandis que moi, je me connais... Quand j'ai un embêtement, je me terre dans ma bauge, les yeux fixés sur le mur, et je ne veux plus rien savoir.

JULIETTE

Est-ce drôle! Quand j'ai de la peine, je suis toute pareille à vous. Lorsque j'étais petite, maman disait que je me figeais dans mes larmes... Tout ce qu'elle inventait pour me consoler et rien, c'était la même chose. Je ne l'entendais même pas.

JACQUES

Vous, vous avez dû être une gosse pas ordinaire.

JULIETTE

Oui, j'étais dégourdie... J'ai eu de la jugeotte avant de savoir me moucher... Je me souviens qu'un jour, en jouant devant notre porte, avenue Parmentier...

JACQUES, *vivement.*

Vous avez demeuré avenue Parmentier?

JULIETTE

320, au cinquième, vous connaissez?

JACQUES

Dame! Nous sommes restés vingt ans au 322.

JULIETTE

Dans la maison du quincaillier?

JACQUES

Et du coiffeur, oui!

JULIETTE

Mais alors, vous avez connu M. Pilon?

JACQUES

Le père Pilon, le marchand de vins du 318? Je crois bien que je l'ai connu, le père Pilon! C'était un ami de mon père. Il m'a assez souvent fait sauter sur ses genoux?

JULIETTE

Et moi donc! Oh! ça, c'est un peu fort!... Je voudrais bien avoir autant de billets de mille qu'il m'a donné de sous pour acheter des sucres d'orge!

JACQUES

Il était de la police, vous savez!

JULIETTE

Ah? Maman et moi, nous mangions chez lui.

JACQUES

Dans la petite salle à droite qui donnait sur une cour vitrée.

JULIETTE

Comment, vous avez connu M. Pilon?

JACQUES

Vingt ans de ma vie, rien que ça.

JULIETTE

Ça me fait un plaisir !... Je ne sais pas pourquoi... Mais ça me fait un plaisir !...

JACQUES

Oui, c'est amusant d'avoir demeuré porte à porte, d'avoir pataugé dans le même ruisseau.

JULIETTE

N'est-ce pas? c'est gentil d'être partis tous les deux de l'avenue Parmentier, de la salle de M. Pilon, pour nous retrouver ici, rue Puvis de Chavannes...

JACQUES

Vous n'avez pas mis longtemps, vous, à faire le parcours.

JULIETTE

J'ai marché vite, oui...

JACQUES, *amer.*

Et maintenant vous voilà au but... vous !

JULIETTE

Vous l'atteindrez aussi... un peu de patience

encore, et ce sera bientôt votre tour d'être arrivé...

JACQUES

Oh ! je n'ose plus rien espérer... J'ai une telle guigne !

JULIETTE

Ne dites pas ça ! Ne dites jamais ça !... Rien n'attire le malheur comme de s'en croire menacé ! Moi, ce qui a toujours fait ma réussite, c'est que je n'ai jamais douté de ma veine... « La vie me doit ça ! Je veux l'avoir, je l'aurai ! » Voilà ce que je me suis toujours dit. Et vous voyez que je l'ai eu !

JACQUES

Vous, ce n'est pas la même chose... Vous avez des moyens qui me manquent.

JULIETTE

Lesquels ?

JACQUES, *avec un geste qui l'enveloppe tout entière.*

Dame !

JULIETTE, *à la fois riante et confuse.*

Qu'il est bête !...

JACQUES

Je ne peux pas, par exemple, faire un mariage avantageux, moi.

JULIETTE

Pourquoi donc ?

JACQUES

D'abord je ne connais pas de femme riche.

JULIETTE

Ça se trouve... en cherchant... Je vous trouverai ça, moi... si vous voulez... Voulez-vous?

JACQUES, *sans conviction.*

Vous êtes bien gentille... Je vous remercie. Mais plus tard... En ce moment, je n'ai vraiment pas le cœur à l'ouvrage... Il me serait impossible de faire le gracieux.

JULIETTE

Vrai ?... bien vrai ?... Vous êtes triste à l'idée de ne plus me voir chaque jour !... Eh bien ! ça me fait plaisir que vous soyez triste... Ça me fait plus plaisir encore que l'avenue Parmentier ... Et puis, vous savez, au fond, je n'y tiens pas du tout, à vous trouver une femme .. Si vous me disiez de vous en chercher une, je chercherais naturellement, mais je sens bien que je ferais tout mon possible pour ne pas la trouver.

JACQUES

Juliette...

JULIETTE

Vous comprenez, ça ne durera pas longtemps, cette séparation... Je parie qu'avant trois semaines, Henri s'ennuiera tellement de vous qu'il vous dira de revenir.

JACQUES

Et je reviendrai... Je ne ferai pas de dignité, je reviendrai au galop.

JULIETTE

En attendant, disons-nous au revoir... Au revoir, Jacques, jusqu'à dimanche.

JACQUES

A dimanche! C'est-à-dire dans sept jours... Vous n'avez pas l'air de vous en douter, nous sommes aujourd'hui lundi... Ça fait donc sept jours, c'est énorme !...

JULIETTE

Oui, c'est long !.. On pourra s'écrire.

JACQUES

Et si Henri pige nos lettres ?

JULIETTE

On pourra s'écrire chez maman.

JACQUES

Bonne idée... Elle demeure, madame Gambier?

JULIETTE

113, rue Lepic.

JACQUES

Je vous écrirai demain matin.

JULIETTE

Demain matin déjà? Mais vous n'aurez rien à me dire?

JACQUES

Oh! si!... Allons, adieu! (*Il lui prend la main.*)

JULIETTE

Au revoir.

JACQUES

Vous penserez un peu à moi?

JULIETTE

Beaucoup.

JACQUES

Vous m'écrirez tout ce que vous faites... où vous allez... qui vous voyez...

JULIETTE

Et vous aussi!... Pour M. Smith, n'oubliez pas de me tenir au courant. C'est bien le moins que je sache tout de suite quand il vous donnera les cent mille francs.

JACQUES

Vous serez avertie aussitôt, je vous le promets.

JULIETTE

Vous pourrez m'envoyer une dépêche... Je préviendrai maman, elle me l'apportera immédiatement. Vous m'enverrez une dépêche, n'est-ce pas?

JACQUES

Oui.

JULIETTE

Adieu, alors... Non, au revoir.

JACQUES

Au revoir. (*Il la regarde.*) Juliette?

JULIETTE

Jacques?

JACQUES, *hésitant.*

J'ai bien envie de vous embrasser.

JULIETTE, *un peu confuse.*

Embrassez-moi.

JACQUES, *ému.*

Vous permettez?... (*Il se penche, puis s'arrête.*)

Est-ce bête !... Moi qui ne suis pas timide d'ordinaire... j'ai... j'ai un battement de cœur.

JULIETTE

Et moi... moi, je tremble... Est-ce drôle ?... Voyez mes mains... elles tremblent... et elles sont glacées....

JACQUES, *lui embrassant les mains.*

Oh ! oui, oui !... Comme elles sont jolies, vos mains !... comme elles sont jolies !...

JULIETTE

Elles sont petites surtout, toutes petites !

JACQUES

Et douces... (*Il les embrasse.*) Et parfumées !... Ah ! vous avez une odeur qui saoule !

JULIETTE, *à voix presque basse.*

Jacques !... Voyons, voyons, voyons...

JACQUES

C'est divin de vous respirer !... Juliette... je ne pourrai pas ne plus vous voir.. je ne pourrai pas... Je sens que je ne pourrai pas...

JULIETTE, *un peu haletante.*

Jacques...

JACQUES

Oui, oui, je sais bien, je sais, il le faut ?... Mais cependant si je ne peux pas ?... Et vous, vous, dites-moi, ça ne vous fait pas souffrir, cette idée-là ?

JULIETTE

Si ! oh ! si !...

JACQUES

Venez, venez là, contre moi... que je vous serre contre moi... comme ça .. (*Il la serre.*) que je vous dise... Je ne vous fais pas de mal, je ne vous serre pas trop fort ?

JULIETTE

Non, non, c'est doux... c'est doux...

JACQUES

Ecoutez, je ne peux pas me passer de vous... Le matin, à mon réveil, je pense: «je la verrai tantôt ! » Et cette pensée me donne du courage, de la gaîté... Oui, je ferme les yeux, j'évoque votre petire figure rose qui me sourira le soir... Et alors tous les Smith de la terre ne m'effraient plus, j'ai de la force pour la journée entière !

JULIETTE

Et moi non plus, je ne peux pas me passer de vous, Jacques... Il fallait la pensée de ne plus vous voir pour que mon cœur le sente...

JACQUES

Juliette ! C'est vrai ? C'est vrai ? Mais vous m'aimez alors, vous m'aimez ?... Juliette ! mon petit Lili !

JULIETTE

Je crois, oui, je crois bien que je vous aime... Je dis que je crois, parce que, n'est-ce pas, quand on n'a jamais aimé, on n'est pas sûre, on n'est pas certaine...

JACQUES

Jamais aimé !... Moi non plus, voyez-vous, je

n'ai jamais aimé, jamais!... Mais moi je suis sûr, oui, je suis sûr que je vous aime, que je vous adore, que je t'adore, entends-tu, ma chérie, ma Juliette chérie !... je t'adore !...

JULIETTE, *glissant dans ses bras.*

Oh ! Jacques... Jacques... mon petit Jacques... (*Henri entre, il aperçoit Jacques et Juliette avant qu'ils aient eu le temps de se séparer. Grand cri de Juliette. Il s'élance sur Jacques qu'il frappe, sans que celui-ci essaie de se défendre, et le jette à la porte. Pendant cette très courte scène, Juliette, pâle, rigide, les yeux dilatés, reste immobile. La porte fermée sur Jacques, Henri revient à elle, d'un mouvement violent.*)

SCÈNE IX

JULIETTE, HENRI

HENRI, *d'une voix étranglée.*

Toi !... Toi !... Que j'ai ramassée dans la rue, dans la boue, en guenilles... crevant la misère... que j'ai ramassée par pitié !... (*Mouvement de Juliette.*) Oui, oui, par pitié !... Et voilà... voilà comment tu reconnais mes bontés !... (*Juliette a un mauvais sourire.*) Ne ris pas... Je te défends de rire !.. (*Avec un geste de violence.*) Je te le défends !... Hein? je n'ai peut-être pas été bon pour toi? Je ne t'ai peut-être pas arrachée à la misère, au trottoir? Regarde-moi un peu... (*Juliette le*

regarde et se détourne aussitôt.) C'est moi, moi qui t'ai décrassée. (*Mouvement de Juliette.*) Oui, décrassée de ta sottise, de ta vulgarité, de ta bassesse... De la petite malheureuse que tu étais... rappelle-toi, c'était ta propre expression... j'ai fait une femme, une femme propre, une vraie femme !.. Ose donc dire le contraire !... Mais ce n'était pas encore assez... Je t'ai épousée, tu entends, épousée... Je t'ai donné mon nom !... Mon nom ! à toi !... Pour me prouver ta reconnaissance toute ta vie n'aurait pas dû suffire... Quelle existence m'as tu faite ?... La plus triste ! La plus dure ! La plus écœurante !... Ta nature est retournée au trottoir, comme l'argot te remonte à la bouche !... J'en suis réduit à implorer la sympathie de ta mère, d'Armandine Gambier, qui me remonte le moral tout en me tapant pour parier aux courses ! ...Je n'avais qu'un moment de bon dans la vie, celui où je te tenais dans mes bras... Je te sentais, comme toujours, hostile, excédée... mais du moins, je te tenais, je te possédais, tu étais à moi... Eh bien ! ça, même ça, tu as trouvé moyen de me le salir... Pourquoi ? Pourquoi ? Réponds !... Pourquoi ? Dis ? Qu'est-ce que tu as à répondre ?

JULIETTE

Rien.

HENRI

Comment ? Rien ?

JULIETTE

Non, rien.

HENRI

Et moi... je veux que tu répondes... Je veux que tu parles... Je veux t'entendre...

JULIETTE

A quoi bon ?

HENRI

Je le veux.

JULIETTE, *avec une colère sourde.*

Soit ! Tu m'as recueillie et nourrie en effet...

HENRI

Ah ! tu es forcée de le reconnaître !

JULIETTE

Tu m'as décrassée, puisque tu tiens à ce mot-là... Tu as fait de moi ta femme... tu m'as donné ton nom... Oui, tout cela est vrai... Mais dans quel but as-tu agi si charitablement ?... Ça, tu ne le dis pas, tu oublies de le dire... Eh bien ! je vais te le dire, moi... C'est pour toi... pour toi uniquement... par égoïsme ! Tu parles de ma bassesse ? Tu étais donc bien généreux, toi, en me sauvant de la misère, pour essayer de faire de moi ton esclave, ta chose ?... Tu m'avais dressée à ton usage... J'étais en même temps ta garde-malade et ta domestique... Souviens toi, souviens-toi comme tu me traitais... Avec quelle hauteur méprisante tu me signifiais tes volontés !... De quel air tu me donnais tes ordres !... Tu allais jusqu'à me siffler !...

HENRI

Mais...

JULIETTE

Si! Si! Tu me sifflais! tu me sifflais! tu m'as sifflée!... C'était ta plus belle trouvaille... Et comme tu en étais fier! Après tout, les sifflets, ça faisait partie du dressage. On siffle son chien, quand on le dresse!

HENRI

Mais...

JULIETTE

Et tu avais la naïveté de compter sur ma reconnaissance? Et tu voudrais maintenant que je m'attendrisse sur ta bonté?... Allons donc!... Le vrai, c'est que, quand tu m'as prise chez toi, tu as joué une partie où tu te croyais le plus malin. Il se trouve que j'ai été la plus forte. Paie et ne récrimine pas!

HENRI

Eh bien, oui, là, autrefois, j'ai pu être égoïste... Mais depuis que tu es devenue ma femme, depuis que tu es à moi, qui de nous deux est l'esclave de l'autre?... Mes caprices? Mes volontés? Mes ordres? Quelle ironie!... Et comme c'est loin, tout ça!... Du jour où j'ai goûté à toi, j'ai été pris... pris sans retour... C'est fini, je suis en ton pouvoir. Tu m'enchaînes d'une pression de main!... L'as-tu assez prise, ta revanche?... Voyons, est ce vrai?... Depuis que tu es ma femme, qu'est-ce que tu as à me reprocher?... (*Juliette regarde devant elle, le regard obstiné, l'œil dur et lointain.*) En quoi t'ai-je offensée jamais, ou simplement contrariée?... Tu vis à ta guise... Mon cœur, mon

corps, ma fortune, tout t'appartient, tu en es la maîtresse absolue. Tu m'imposes tes volontés, tes fantaisies, tes goûts, jusqu'à tes relations... Tu me forces à recevoir chez moi des gens que je méprise et que je ne saluerais pas dans la rue... Et j'accepte tout, et je consens à tout, dans la seule crainte de te déplaire, pour ne pas voir dans tes yeux ce vilain regard dur qui me fait si mal!... Et toi, toi, en échange, tu me trompais, tu m'as trompé !... Oui, tu m'as trompé ! trompé ! trompé!... Et avec qui? Avec Jacques! Jacques! ce raté! ce pique-assiette! (*Mouvement de Juliette.*) Tu as vu comme je l'ai giflé, comme je l'ai rossé!... Ça te fait honte, hein, que je l'aie giflé, que je l'aie rossé? Réponds! Dis, ça te fait honte. Il ne s'est même pas défendu! Il s'est laissé jeter à la porte comme un lâche! (*Mouvement de Juliette.* Ah! ah! tu changes de figure! Ça te fait pâlir, ce mot-là! Un lâche! Tu ne veux pas qu'on dise qu'il est un lâche, ton Jacques! Tu m'en veux d'avoir corrigé ton amant' Car il est ton amant, j'en suis sûr!... Il est ton amant, n'est-ce pas?... Réponds! Tu l'aimes, et il est ton amant?.. Hein?... Il est ton amant? Mais réponds donc! Tu ne veux pas? Tu ne veux pas répondre?.. Est-il ton amant, oui ou non?... (*Juliette détourne la tête.*) Regarde moi!... Mais regarde-moi donc!.. (*Il lui prend la tête dans ses deux mains brutalement et la force à le regarder.*) Veux-tu répondre? Il est ton amant? *Juliette continue à garder le silence. Henri exaspéré lève le bras pour la frapper. Juliette toujours immobile, la figure*

fermée, attend le coup, le bras d'Henri retombe.) Va-t'en, tiens! Je t'assommerais! (*Juliette va pour sortir, se dirigeant très lentement vers la porte. Elle est presque sur le seuil. A ce moment Henri s'élance vers elle, et d'une voix étranglée.*) Juliette! (*Elle s'arrête et se détourne.*)

JULIETTE

Quoi?

HENRI, *balbutiant.*

Juliette, Juliette...

JULIETTE

Eh bien?

HENRI, *presque à voix basse.*

Où vas-tu?

JULIETTE

Je m'en vais... tu me chasses... (*Elle va pour sortir.*)

HENRI

Attends... (*Elle continue son mouvement.*) Juliette!

JULIETTE, *qui s'arrête.*

Tu m'as dit : Va-t'en!

HENRI

Et alors, sur ce seul mot, tu t'en irais, tu quitterais la maison, tu me quitterais, moi?

JULIETTE

Tu m'as dit : Va-t'en.

HENRI

Tu me quitterais sur un mot?... sur un mot, tu me quitterais?... Voyons, c'est impossible Ce n'est pas sérieusement que tu t'en allais?...

JULIETTE

Tu m'avais dit : Va-t-en.

HENRI

Ce que j'ai dit... Ce que j'ai dit .. Mais je ne le sais même plus, ce que j'ai dit !... Tu n'as donc pas vu que je n'avais pas la tête à moi? Voyons... voyons... écoute... parlons comme des gens raisonnables... Tout à l heure, si tu veux t'en aller, tu t'en iras... Mais d'abord réponds à la question que je vais te poser, réponds-y franchement... Car enfin, tu es volontaire, coquette... Oh ! ça ! coquette ! effroyablement !... Mais tu n'es pas menteuse, au fond, non, tu n'es pas menteuse. Eh bien ! pourquoi m'as-tu trompé ?

JULIETTE, *lentement.*

Je ne t'ai pas trompé.

HENRI, *sursautant.*

Tu dis?

JULIETTE

Je ne t'ai pas trompé.

HENRI, *que la colère regagne.*

Quoi ? tu oses ?

JULIETTE

Jacques n'est pas mon amant.

HENRI, *bouleversé.*

Hein ?

JULIETTE

Tu peux me regarder en face .. Je te jure qu'il n'est pas mon amant.

HENRI, *dans un grand mouvement de joie.*

Ah ! Juliette !... Juliette !... Juliette!... Alors ce

baiser, c'était le premier?... C'était le premier ?... Oui, oui, je comprends... tu as été faible... Tu as eu une défaillance d'une seconde... Mais, c'est passé, c'est fini... tu t'es reprise... Tu n'y penseras plus... nous n'y penserons plus jamais... Oui, oui, c'est bien cela ! une défaillance d'une seconde !... (*Juliette veut parler.*) Tais-toi, ne dis rien, je crois en toi, je crois... Et puis vois-tu, je me rends compte maintenant que je suis peut-être un peu responsable de ce qui est arrivé... Oui, c'est un peu ma faute... Je t'ai peut-être tourmentée, tracassée maladroitement... Ainsi pour tes relations, tes occupations, la façon de diriger ton intérieur, j'ai peut-être exagéré les observations, les critiques... Qu'importent tous ces petits détails de la vie, quand on s'aime ?... Tu verras, nous serons heureux, nous nous aimerons comme avant... plus qu'avant... (*Changeant de ton.*) Quant à Jacques...

JULIETTE, *l'interrompant.*

Tais-toi, ne l'accuse pas.

HENRI

Comment ?

JULIETTE, *s'asseyant sur le bras du fauteuil où s'est assis Henri, puis s'approchant de lui jusqu'à le toucher et se faisant, de réplique en réplique, de plus en plus câline.*

Non, ne l'accuse pas... C'est moi seule qui ai été coupable.

HENRI

Toi ?

JULIETTE

Oui... Ce soir... tu viens de le dire toi-même, tu m'avais poussée à bout... Ta mauvaise humeur, ta jalousie... si injuste!... les scènes que tu m'avais faites, tout cela m'avait mise hors de moi. Une vilaine idée m'a passé par la tête... j'ai voulu me venger de toi en affolant Jacques.

HENRI

Oh!...

JULIETTE

J'ai donc été coquette avec lui. Horriblement coquette... Alors, dame, ce pauvre Jacquot... il a eu un moment d'oubli!... Ah! vous êtes bien tous les mêmes!...

HENRI

Tant pis pour lui, l'imbécile!... Il ne remettra plus les pieds chez moi!

JULIETTE

Voyons, je te le demande, est-ce qu'il n'est pas déjà bien puni par la correction que tu lui as donnée tout à l'heure?

HENRI, *avec complaisance.*

Le fait est que j'ai tapé dur!

JULIETTE, *la figure soudain changée, les sourcils froncés, l'air mauvais, la voix âpre.*

Oui, tu as tapé dur... (*Changeant de nouveau de visage et de ton.*) Et puis, Jacques est malheureux, ne l'oublie pas... C'est toi qui le fais vivre en somme... Si tu venais à lui manquer, qu'est-ce qu'il deviendrait?...

HENRI

Oh! ça!

JULIETTE

Sois indulgent, va... Il faut de l'indulgence dans la vie... Songe que tu es riche, heureux, et que Jacques, tu le disais toi-même tout à l'heure, est un raté, un pique-assiette... Tu le lui as peut-être trop fait sentir !

HENRI

Peut-être...

JULIETTE

Bien entendu, je ne te dis pas de le faire revenir ici dès demain... Après ce qui est arrivé, je ne le voudrais pas moi-même... Mais le temps passe si vite !...

HENRI, *soupirant.*

Oh ! oui !...

JULIETTE

Enfin, tu réfléchiras... Moi, je crois que c'est une question de moment à choisir... Encore une fois, le temps passe si vite !

HENRI

Oui... mais je ne réponds de rien... (*Juliette le regarde tendrement dans les yeux. Il faiblit.*) Je verrai... (*Un temps.*) Ah ! Juliette, si tu savais tout ce que j'ai souffert en une minute ! Mais c'est passé, ce n'était qu'un vilain rêve, je suis heureux maintenant... Écoute... Tout ce que tu m'as dit tout à l'heure dans un moment de colère, tu ne le pensais pas ?... Dis-moi que tu ne le pensais pas ?... Ce n'est pas une partie que nous avons jouée ?... Ce n'est pas une revanche que tu prends ? On n'est pas deux adversaires ?... Il n'y a ni vainqueur, ni vaincu ? On est amis. . amis ?...

JULIETTE, *après une hésitation.*

Oui...

HENRI

Il est très tard, tu sais, il est très tard. (*Il l'embrasse.*) Hum! Comme tu sens bon!... (*Il l'embrasse encore, puis d'une voix plus basse.*) Si on allait faire dodo? (*Il l'entraîne vers la chambre.*)

JULIETTE

Attends un peu...

HENRI

Juliette. Je t'en prie.

JULIETTE

Attends, attends...

HENRI

Ma petite Juliette, je t'en supplie...

JULIETTE

Plus tard, plus tard.

HENRI, *l'entraînant toujours.*

Juliette!

JULIETTE

Tu ne seras plus méchant?

HENRI

Je ne serai plus méchant.

JULIETTE

Tu ne seras plus jaloux, tu ne me feras plus de vilaines scènes?

HENRI

Je ne serai plus jaloux, je ne te ferai plus de vilaines scènes.

JULIETTE

Et surtout... surtout! tu m'accorderas tout ce que je te demanderai, tu feras tout ce que je voudrai ?

HENRI

Tout ce que tu voudras, toujours, ma chérie, tout ce que tu voudras !

JULIETTE, *souriante, sûre d'elle-même.*

A la bonne heure ! (*Henri l'entraîne d'un dernier effort, ils disparaissent dans la chambre et le rideau tombe.*)

EMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

A LA MÊME LIBRAIRIE

L'Affaire Clemenceau, com. 5 a. d'après Dumas fils, de A. d'Artois. . . . . 2 »
L'Article 214, com. 3 a. Sylvane et Ordonneau . . . . 2 »
Bébé, com. 3 a., E. de Najac et A. Hennequin . . . . . 2 »
Le Bonheur conjugal, com. 3 a., Albin Valabrègue. . . . 2 »
Cocard et Bicoquet, c.-v. 3 a., Raymond et Boucheron . . 2 »
Coco, com.-vaud. 5 a., Clairville, Grangé et Delacour . 2 »
Cousin-Cousine, opérette 3 a., M. Ordonneau et H. Kéroul. 2 »
La Culotte, vaud. 3 a., Sylvane et Artus. . . . . 2 »
Dégénérés, com. 3 a., Provins. 2 »
La Demoiselle du Téléphone, c.-o., 3 a., Mars et Desvallières. 2 »
La Duchesse de Ferrare, opérette 3 a., M. Boucheron. . 2 »
Dix jours aux Pyrénées, voy. circul., 5 a., 10 tabl., Ferrier. 2 »
Le Docteur Jojo, c. 3 a., Alb. Carré . . . . 2 »
Durand et Durand, com. 3 a., Ordonneau et Valabrègue . 2 »
Fatinitza, o.-c. en 3 a., Delacour et Wilder. . . . . . 2 »
La Femme à Papa, vaud. 3 a., A. Hennequin et A. Millaud. 2 »
La Fermière, drame 5 a., A. d'Artois et H. Pagat. . . . 2 »
Le Fiacre 117, com. 3 a., E. de Najac et A. Millaud. . . 2 »
Les Forains, opérette 3 a., M. Boucheron et A. Mars. . . 2 »
L'Homme de Paille, com. 3 a., Albin Valabrègue. . . . . 2 »
Jacques l'honneur, dr. 5 a., 9 tabl., L. Sazie et G. Grison. 2 »
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouffe, 3 a., P. Ferrier et F. Carré. . . . . 2 »
Lili, com.-opérette 3 a., Hennequin et Millaud. . . . . 2 »
Madame Suzette, opérette 3 a., Sylvane et Ordonneau. . . 2 »
Mademoiselle ma femme, op. 3 a., Ordonneau et Pradels. 2 »
Mam'zelle Nitouche, c.-v. 3 a., H. Meilhac et A. Millaud . 2 »
La Marraine de Charley, com. bouffe, 3 a., M. Ordonneau et Brandon Thomas. . . . 2 »
Les Ménages parisiens, com. 3 a., A. Valabrègue . . . . 2 »
Miss Helyett, opérette 3 a., M. Boucheron . . . . 2 »
Le Monde renversé, pièce 1 a., Lesage, préf. de L. Claretie. 1 50
Mon Prince, pièce 3 a., et 4 tabl., Sylvane et Clairville . 2 »
Niniche, vaud. 3 a., A. Hennequin et A. Millaud . . . . 2 »
Nini Fauvette, opérette 3 a., Ch. Clairville et A. Sylvane. 2 »
Niobé, pièce 3 a., Ordonneau. 2 »
Nos bons jurés, com. 3 a., P. Ferrier et F. Carré. . . . 2 »
Nounou, com. 4 a., E. de Najac et A. Hennequin. . . . 2 »
L'Oncle Bidochon, vaud. 3 a., Chivot, Vanloo et Roussel. 2 »
L'Oncle Célestin, opérette 3 a., M. Ordonneau et H. Kéroul 2 »
Le Petit Ludovic, com. 3 a., Crisaffulli et V. Bernard. . 2 »
Les Petites Femmes, vaud.-opérette, 4 a., A Sylvane. . . 2 »
Le Phoque, com. 3 a., A. Delacour et A. Hennequin. . . 2 »
La Poire, com. 4 a., L. Artus. 2 »
La Poupée, o.-c. 4 a., Ordonneau . . . . 2 »
Le Premier mari de France, com. 3 a., A. Valabrègue. . 2 »
Un Prix Montyon, c.-v. 3 a., Valabrègue et Hennequin . 2 »
Les Provinciales à Paris, c. 4 a., de E. de Najac et Pol Moreau. 2 »
La Sécurité des familles, com. 3 a., A. Valabrègue. . . . 2 »
Le Sursis, vaud. 3 a., A. Sylvane et J. Gascogne. . . . 2 »
Tailleur pour Dames, com. 3 a., G. Feydeau. . . . . . 2 »
Le Train de plaisir, com. 4 a., A. Hennequin, A. Mortier et de S. Albin. . . . . . . 2 »
La Tzigane, op. com. 3 a., et 4 tabl. Delacour et Wilder. 2 »
Les Vacances du mariage, com. 3 a., A. Valabrègue et M. Hennequin. 2
Les 28 jours de Clairette, op.-v. 4 a., Raymond et Mars. 2 »
Le Voyage au Caucase, com. 3 a., E. Blavet et F. Carré. 2 »
Le Voyage de Corbillon, v.-o. 3 a., A. Mars. . . . . . . 2 »

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.